



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

FLORELLO, HISTOIRE
MERIDIONALE

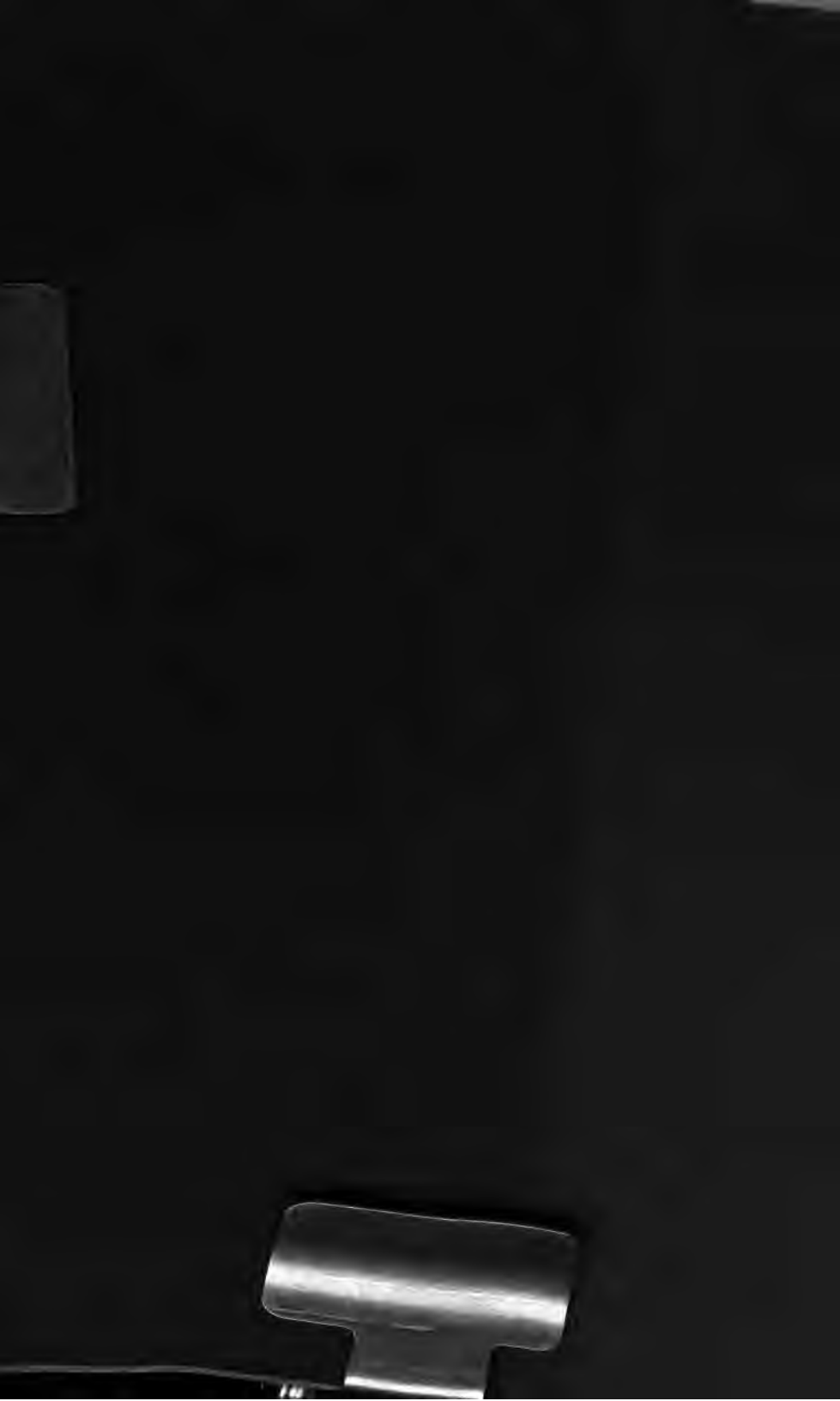
M. Loaisel De Treogate

Published on demand by

UNIVERSITY MICROFILMS

University Microfilms Limited, High Wycomb, England

A Xerox Company, Ann Arbor, Michigan, U.S.A.



*** * ***

**This is an authorized facsimile of the original book, and was
produced in 1969 by microfilm-xerography by University
Microfilms, A Xerox Company, Ann Arbor, Michigan, U.S.A.**

*** * ***

FLORELLO,

HISTOIRE MERIDIONALE.

Joseph Maria
Par M. LOAISEL DE TREOGATE,

ci - devant Gendarme du Roi.

Loaisel Treogate
k (J.M.)

Rura mihi & rigui placeant in vallibus amnes;
Flumina amem Sylvasque inglorius.

Pyro.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,

Chez MOUTARD, Libraire de la Reine,
rue du Hurepoix.

M. DCC. LXXVI.

848

L795fl

1776a

648832-121



W. H. Russell del.

L. L. Grand sculp.

FIORILLO.

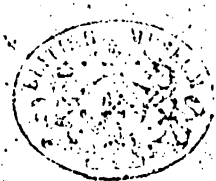
12.1.17

UNITED STATES DEPARTMENT OF JUSTICE
FEDERAL BUREAU OF INVESTIGATION

MEMORANDUM FOR THE DIRECTOR
FROM THE SAC, NEW YORK

RE: [Illegible]

DATE: [Illegible]



Very truly yours,
[Illegible Signature]



LETTRE

A M. COLL.

Ci-devant Officier au Régiment de Walch.

Le 2 Mars 1776.



O I L A , mon Ami ; une
seconde Anecdote que je
donne au Public ; elle n'est
probablement pas mieux
achevée que la première ; mais encore
étranger dans le Monde littéraire , in-
connu à tous ceux qui le composent ,
je n'ai pu soumettre mon début à la
censure de quelque Homme instruit , qui
auroit pu guider ma marche , rectifier
mes idées , & régler une imagination ,
qui , tantôt brûlante , & portée sur l'aile
des chimères , vole & plane avidement :

dans des espaces sans limites ; qui , tantôt aux prises avec le sort , est agitée , flétrie par la convulsion du malheur ; qui , quelquefois douce & paisible , voltige sur les tableaux agréables & simples de la Nature , & s'y repose avec délices.

Florello est le fruit de cette imagination ; vous n'y verrez ni plan ni ordre , rien de fini ; une peinture des affections les plus vives , des maximes touchantes , & sans âpreté , la négligence quelquefois , l'ivresse de la douleur , du sentiment , de la vérité peut-être ; c'est , je crois , tout ce qui vous frappera. Je ne demande point le suffrage du génie. Puissiez-vous être attendri sans rien admirer ! Puissiez-vous trouver un jour dans mes écrits ce charme secret , cette magie insensible , qui touche , qui remue , & amène la larme à l'œil sans qu'on sache pourquoi ?

Montrer des graces simples , une expression naïve & vraie du cœur humain ;

faire passer dans l'ame des Lecteurs une voluptueuse impression de mélancolie , qui reste & qui tourne au profit de la vertu : voilà toute la science , toute la perfection que j'ambitionne. On ne manquera pas de m'assurer que j'en suis bien loin ; mais ma réponse sera le vers d'Horace :

Est quodam prodire tenus , si non datur ultra.

Si la sensibilité , comme on l'a dit , influe sur les productions en tous genres , si elle donne à l'ame un ressort prodigieux , si elle est la mere du génie & le germe des plus grands talens , je dois m'engager sans crainte dans la plus épineuse de toutes les carrieres. Je dis plus ; quoique je ne fasse qu'entrevoir dans le plus obscur lointain la palme destinée aux Grands-Hommes , il m'est permis de me repaître de l'espoir de l'obtenir un jour. Car j'ose assurer que jamais la Nature ne forma

un cœur plus sensible que le mien. Cependant je n'attache aucune prétention à ces œuvres éphémères. Enfoncé dans la solitude, défabusé de l'erreur de l'Optimisme, à laquelle je croyois autrefois, dévoré d'ennui, livré à moi-même, je cherchois un baume salutaire aux blessures qu'a reçu mon ame dans le commerce du monde. Je voulois, par quelque distraction agréable, faire treve à mes chagrins. La culture des Beaux-Arts, que j'ai toujours aimés, m'a paru une occupation consolante; j'ai pris la plume, & j'ai écrit. J'ai lu mes passe-temps à une bonne Dame, qui n'est pas bel-Esprit, mais qui aime à faire le bien. Elle en a été enchantée, & il y a tout lieu de croire qu'elle l'eût été à moins : elle a même versé des pleurs. Il m'a paru touchant de faire pleurer le beau sexe. Je suis revenu sur mes pas ; j'ai développé des caractères qui n'étoient que nuancés; je me suis appliqué à mieux soigner mon style, à répandre plus

d'intérêt sur les détails, & je me suis fait imprimer. Voilà la cause bien simple de mon entrée dans la carrière des Lettres. Mais revenons à nous, mon cher COLL.

J'ai à répondre à un de vos reproches. Vous vous plaignez de cette teinte lugubre répandue sur tous mes Ecrits, de cette misanthropie éternelle que je porte ; dites - vous, dans les Cercles, dans les Spectacles, & même au sein de l'amitié. Il est vrai, mon ami ; je sacrifie sans relâche à la noire mélancolie, & le soleil dans son cours me retrouve sans cesse aux pieds de son idole. Je voudrois bien abjurer un culte contre lequel mon cœur réclame encore quelquefois. J'aimerois, dans des vers légers, à chanter Glycere, à rire des Héraclites du jour, à vanter mon *insouciance* ; mais cela n'est plus en mon pouvoir. Les faillies de mon imagination sont éteintes ; mon esprit, devenu maussade & nébuleux, ne trouve plus rien de plaisant. Je vous offrirois.

plutôt la triste image d'un Lapon, enseveli dans ses frimats, que le tableau frais & colorié d'un Petit-Maitre sémillant, ou d'une Nymphé de Coullisse. Je peindrois plutôt les fonctions funebres des Ministres d'Atropos, que les scènes délicieuses d'une nuit passée au Bal de l'Opéra, ou d'un voyage d'été, fait par la Galiote à Saint-Cloud. Je suis d'un pathétique, d'un sombre qui effaroucheroit le Docteur Young lui-même.

Si vous veniez à me voir au moment où je vous écris, vous me prendriez sans peine pour un Légat des Trépassés, tant ma mine est funéraire ! Le Philosophe d'Abdere, avec tous ses ris, ne viendrait pas à bout de me faire rire ; tous les efforts de l'ironie, tous les sels de l'épigramme ne dérideroient pas mon front ; je crois même que mon sérieux seroit à l'épreuve des agaceries d'un minois séduisant. C'est m'avouer atteint d'un mal incurable, c'est me confesser mort, & me mettre dans le

cas de m'entendre dire de tous les côtés : *fuis au fond des bois avec les ours et pareils*. Mais qu'y faire ? A cela je répondrai par le vieux proverbe : *les jours se suivent , & ne se ressemblent pas*. Il fut un temps où mon esprit pétillait comme le Champagne , où j'étois fou comme une vieille amoureuse ; mais de Disciple joyeux de Mars que j'étois alors , je suis devenu le triste Eleve d'Apollon. Autrefois je marchois fier , intrépide , hérissé de piques étincelantes , au bruit belliqueux des fanfares ; aujourd'hui je marche hérissé de vers , de phrases & de grands mots , aux sons rauques & mal cadencés d'une lyre brisée. Autrefois , monté sur un beau cheval , que je nommois le *Superbe* , dont le regard de feu , la magnifique encolure répondoient merveilleusement à son nom , j'aimois à le voir écumant , caracoler & s'élancer rapidement dans la plaine ; j'aimois à me voir enveloppé d'un noble tourbillon de poussière , au

milieu d'un brillant Escadron; maintenant à l'ombre d'un manteau Platonicien, courbé sous la besace philosophique, je marche d'un pas lent & timide dans les sombres détours qui précèdent les avenues du Temple de Mémoire Je finirai par m'y égarer sans doute; mais le monde étant un labyrinthe, il vaut encore mieux s'égarer au chemin de la renommée, que dans toute autre route. Autrefois je n'avois d'ennemis que ceux de la Patrie (1); aujourd'hui j'ai à com-

(1) O jours que j'ai passés au service de mon Roi! jours que je regrette, & si vite écoulés! Vous fîtes les plus beaux de ma vie! Que ne puis-je oublier l'événement malheureux qui me fit renoncer pour un temps à une Profession faite pour produire l'enthousiasme des vertus! O vous, si justement placé à la tête d'un des plus beaux Corps de toute l'Europe, & qui vous doit tout son lustre *! Mon cœur est plein de mille sentimens de respect, de reconnoissance & d'admiration pour vous; que ne puis-je l'épancher comme je le désirerois? Pourquoi eûtes-vous à vous plaindre de moi? Vous m'honorâtes de votre protection. Mais je ne fers

* *Tout le monde sait que c'est M. le Marquis de Castries qui a mis la Gendarmerie sur le pied où elle est aujourd'hui.*

battre des chagrins, des préjugés, & tous les Aristarques de la Littérature.

Je me rappelle encore ces heures charmantes que j'ai vu s'écouler pour moi dans le sein des amours : mais la froide infortune me défend d'en jouir. Je suis un esclave enchaîné à l'extrémité d'une galerie, & qui voit à l'extrémité opposée le tableau des plaisirs qu'il goûta pendant les jours heureux de sa liberté. Condamné aux privations, je ne peux plus que dire & redire sans cesse :

. Ah ! reviens, viens, Amante chérie,
Ranimer les ressorts de ma mourante vie ;
Rends-moi tous tes attraits, ce teint, cette fraîcheur,
Ce regard ingénu, languissant, enchanteur,
Ces deux levres de pourpre, & qu'on eût dit deux roses
En un matin d'été nouvellement écloses.
Rends-moi de ton beau front le tendre coloris,
Voluptueux mélange & d'azur & de lis ;
Ce sourire enfantin, ces boucles ondoyantes,
Sous un léger chapeau négligemment flottantes ;
Ces globes arrondis, ces mobiles contours,
Ce sein joli, charmant, le trône des Amours.
O ma Chloé ! rends-moi ces biens dignes d'envie,
De ton souffle embaumé la céleste ambrosie ;

plus sous vos ordres. Voilà a plus amere de toutes mes douleurs,

Ce trouble, ces frissons, ce corset entr'ouvert,
 De nos profonds élans l'harmonieux concert....
 Rends-moi cet abandon, cette aimable mollesse,
 Où se plongeient nos sens au sortir de l'ivresse;
 Ces yeux appesantis, cherchant en vain le jour;
 Ces fortunés momens envolés sans retour.

Reverrons nous encor ce berceau solitaire,
 De nos vives ardeurs secret dépositaire;
 Ce tapis odorant, jonché de mille fleurs,
 Séjour heureux des ris & des molles langueurs;
 Ce rocher jaillissant & ce discret feuillage,
 Qui couvrit nos transports de son fidele ombrage?

Que j'aimois à te voir de tes bras amoureux
 Me serrer sur ton cœur embrasé de nos feux,
 M'étouffer de soupirs, & de ta bouche ardente,
 Sur ma bouche cent fois chercher mon ame errante!
 Adorable délire! ô doux enlacements!

Tu te livrois entiere à mes embrassemens.
 Tes humides baisers, le trouble de nos ames,
 Convertissoient mon sang en un torrent de flâmes.

Bientôt tu te mourois sous le poids du plaisir;
 Je voyois tes beaux bras m'échapper, s'affoiblir;
 Un doux rézeau de pleurs obscurcissoit ta vue;

Tu restois tout-à-coup immobile, étendue,
 Lasse de volupté.... Dans l'aimable abandon;

D'Aurore sommeillant dans les bras de Titon,
 L'organe de ta voix ne faisoit plus entendre

Qu'un murmure confus, qu'un son débile & tendre.

Tu disois: «cher Amant, après ce doux trépas,

» La vie offriroit-elle encor quelques appas?

» Ah! viens, mourons encor sur le sein l'un de l'autre;

» Le plaisir est ma loi, je n'en connois point d'autre.

Sous l'ombre du lilas les pigeons roucouloient;
 D'un bruit voluptueux les ondes frémissaient;
 Les rameaux agités, l'astre de la lumière,
 Sur la voûte des bois, prolongeant sa carrière:
 Tout sentoît notre ivresse, & partageoit nos feux.
 La Nature tressaille à l'aspect d'un heureux (1).
 Grand Dieu, que les plaisirs sont voisins des alarmes!
 Des Cieux je suis tombé dans un gouffre de larmes.
 Amour, pour moi tu fus un phosphore qui luit
 Et soudain disparoit dans une sombre nuit.
 Tu fus comme ces nœuds que sur le sable on trace,
 Qu'un flot mobile emporte, ou qu'un zéphyr efface.
 J'ai vu s'évanouir Maîtresse, espoir, santé;
 Le Temps moissonna tout, il a tout emporté.
 Du monde loin de moi s'est enfui la chimere;
 J'habite un désert nu dans la Nature entière....
 Si du sein des ennuis j'entrevois le bonheur,
 Je cours, je vole encore au fantôme trompeur.
 Mais ma voix, vainement douloureuse & plaintive;
 N'appelle par ses cris qu'une ombre fugitive.

(1) Censeurs atrabilaires, qui condamnez ces douces peintures, répondez-moi! Vit-on jamais le crime faire des heureux? Vous me direz que non sans doute. Eh bien, jamais bonheur ne fut plus vif & plus pur que celui que j'ai goûté dans les bras de ma Maîtresse. La vertu peut donc sourire à l'amour, & goûter quelquefois ses plaisirs. Voilà un argument sans réplique. Je sais cependant qu'il ne vous convaincra pas. La raison pour vous n'a point de voix; le fanatisme vous aveugle; vos ames altières, pétries de fiel, & mortes aux vraies douceurs de la vie, ne connoissent de jouissances que celles de la

Où vais-je ? Où m'entraîne mon enthousiasme ? Pardonnez-moi cette digression poétique ; emporté par ma verve , en proie à des souvenirs déchirans , j'allois faire une héroïde ; j'oubliais que je vous écris en prose : ô mon ami ! vous connûtes ma Maîtresse ; vous savez comme elle m'aimoit , combien elle étoit vertueuse & belle ; vous savez. Mais elle a changé ... elle est perdue... Tout est perdu pour moi Il ne me reste plus que des regrets.

Par mes pleurs je préviens les larmes de l'aurore :
 Dans mes larmes noyé le soir me trouve encore ...

C'est ainsi que la succession des années amène les révolutions & les métamorphoses. Tout passe , tout change ; les poissons se pétrifient , le ver devient

haine & de l'emportement. J'entends d'ici le cri de l'indignation. Vous m'abhorrez , & moi je vous aime ; mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre. Je vous regarde moins comme des ennemis de la société , conjurés pour en détruire le lien , la consolation & le charme , que comme des malheureux à qui la Nature a refusé un cœur.

papillon ; ce qui n'étoit autrefois qu'une
 pierre brute, se change en diamant.
 Les linéamens fins & délicats d'un
 beau visage se convertissent en rides
 épaisses ; un Roi de Macédoine de-
 vient Greffier à Rome, & un Roi de
 Syracuse Maître d'Ecole à Corinthe ;
 le colosse de Rhodes, les chef-d'œuvres
 de Gnide & de Cos sont détruits ; la
 fameuse Persépolis n'est plus qu'une prai-
 rie sauvage. L'on a vu tous ces change-
 mens. Est-il donc étonnant que moi,
 qui aimois à rire autrefois, je pren-
 ne aujourd'hui du plaisir à pleurer.
 Peut-être ce plaisir se changera en
 dégoût ; peut-être que la première lettre
 que je vous écrirai sera datée du pays
 des Hottentots ou du Groenland ; qui
 sait si elle ne le sera point de Senlis ou
 des petites Maisons ? Il faut s'attendre à
 tout. Je ne suis point de ces Philosophes
 qui chargent Dieu de la garde de leur
 valise. Je me défie des événemens, &
 les vois venir comme se trouvant dans

l'ordre naturel des choses. Il en est cependant un que je n'attends ni ne crains point ; c'est celui qui me feroit vous oublier. Le Temps, qui change tout, ne changera jamais les tendres sentimens avec lesquels je suis , &c.



FLORELLO,



FLORÉLLO,

HISTOIRE MÉRIDIONALE:

QUE le Despote, armé d'un foudre destructeur, cherche le plaisir dans le sang de l'innocence & dans les pleurs de sa Patrie; que le Fanatique le poursuive dans les vastes espaces, où l'égare son imagination exaltée; que le Voluptueux le cherche dans l'oubli de la raison & dans le néant de l'oïveté, tandis qu'un invisible burin trace lentement sur ses joues les avant-coureurs de son désespoir; que l'Avare le guette sur son trésor; & le Dissipateur à sa table, au milieu d'un cortège de faux amis :

Jamais je ne m'égarerai, à sa poursuite dans ces tristes voies hérissées d'épines, & toujours entrecoupées d'ombres épaisses, où l'on

Part. I.

A

finir par se perdre. C'est dans un plus doux asyle que mon cœur le cherche, sûr de le trouver. C'est dans ton sein, ô vertu ! dans ces heures de retraite, dans ces momens délicieux, où pénétré de ta chaleur salutaire, je vois le monde & tous ses rêves brillans s'évanouir devant moi ; qu'alors mon existence m'est chère ! que les faveurs des Grands & tous les météores trompeurs de la vie sont peu de chose à mes yeux ! Que je végete dans une longue obscurité, privé des éloges de la renommée, & victime assidue de la persécution ; que les cyprès de l'aride infortune ombragent sans cesse mon simple réduit, le sourire de la paix brillera sur mes lèvres, tant que j'aurai mon cœur, tant qu'il se conservera sensible.

O vous qui prêtâtes une oreille de fer aux cris de ma jeunesse délaissée, & qui me fermâtes l'asyle sacré de la bienfaisance, dois-je me plaindre de votre barbarie ? Ne dois-je pas plutôt en rendre grâce au Ciel ? En m'ôtant mes chagrins, peut-être m'eussiez-vous ravi ma sensibilité. Malheureux l'être qui n'a jamais senti les émotions vives & touchantes du sentiment, & dont l'âme de glace ne s'est jamais repliée voluptueusement sur elle-même ! O volupté pure ! ravissement, douce vie d'une

ame sensible ! L'Eternel te forma pour être la récompense de ceux qu'il aime.

Je vous salue, lieux champêtres, asyles du repos, où le Sage vit pour se connoître, & finit comme une douce vapeur qu'exhale la terre, fécondée par la rosée du matin. Je vous salue, flots limpides, détours ombragés, ceintres de verdure, qui avez fait circuler dans mon être la joie pure & le vrai contentement. Et vous, campagnes fortunées, solitudes aimables, que m'indiquerent autrefois le mépris du monde & l'horreur du vice, & où mon cœur, délicieusement agité, fit si souvent répéter à ma bouche les accens de la vertu ; c'est sous vos ombres embaumées & sur vos gazons semés de roses que je vais peindre les charmes du repos & l'innocence satisfaite ; animez mon expression ; prêtez à ma voix une harmonie douce, afin que je donne à mes idées l'empreinte du sentiment, le coloris tendre de la nature, & que je fasse passer dans l'ame de mes Lecteurs toutes les nuances de la mienne, & toutes les délices dont je suis pénétré.

Dans l'ancienne Castille d'or (1), entre

(1) On la nomme aujourd'hui Terre-Ferme.

L'Isthme de Panama & la nouvelle Grenade; aux pieds des fameuses Cordillieres, ces montagnes immenses, qui portent jusqu'aux nues leurs sommets glacés, & qui se continuent en traversant le Pérou & le Chili, sans presque aucune interruption jusqu'au Détroit de Magellan; dans cette partie de l'Amérique méridionale, qui est le plus au nord, est un continent désert, où la simple nature semble avoir épuisé ce qu'elle a de plus merveilleux. De jeunes peupliers, des bosquets d'arbres odoriférans (1), plantés dans un ordre naturellement symétrique; la belle rivière d'Orenoque (2), répandue sur le fond verd du vallon, roulant majestueusement ses eaux dans la vaste étendue de son lit, & se perdant dans le lointain en paisibles détours, forment un spectacle que l'on ne peut voir d'un œil indifférent. Cette perspective est bornée par d'épaisses forêts, qui, dans l'éloignement, terminent le plus agréable horizon du monde.

(1) Il croît des arbres de senteur dans cette partie de l'Amérique.

(2) L'Orenoque, grande & belle rivière d'Amérique, qui prend sa source au Popayan, & tombe dans la mer par seize embouchures.

C'est dans cette riante solitude qu'habitoit depuis long-temps un vieux Solitaire, appelé Kador. Là , depuis quarante ans le bon vieillard passoit ses jours avec Dieu. Sans passions, sans soucis, sans desirs, il respiroit l'innocence. Son ame étoit pleine de la vérité, dont elle étoit la source. Sa conscience étoit pure, son cœur étoit content. Sage dès sa jeunesse, l'amour de la vertu étoit chez lui comme une affection naturelle, dont il suivoit sans effort la douce impulsion. Rien ne troubloit le cours de ses paisibles journées. Il avoit vieilli, ainsi que tous les objets qui l'environnoient, sans presque s'en appercevoir, parce que son ame avoit toujours été la même.

Sa cellule, l'ouvrage de ses mains, étoit située sous la pente d'une colline, tapissée de lierre sauvage, & qui la protégeoit contre les vents du nord. C'étoit un tissu de feuillages & de gazons, cimentés ensemble, que le temps avoit couvert d'un lichen (1) épais ; elle étoit environnée d'une haie verte de mangliers & d'aubépine, qui ne laissoient entr'eux qu'une étroite ouverture, & qui ajoutoient aux char-

(1) Plante parasite, qui vient sur l'écorce des vieux arbres & sur les toits de chaume. Elle ressemble à une croûte mêlée de jaune & de blanc.

mes de cette simple retraite. Une source d'eau vive, qui couloit tout près sous un antique mapou (1), avoit particulièrement fixé le Solitaire en ce lieu. C'étoit là que chaque jour il venoit éteindre sa soif, en satisfaisant aux autres besoins de sa subsistance ; c'étoit le réfectoire du bon Kador.

Le Solitaire s'occupoit tantôt à cultiver un petit jardin qu'il avoit défriché devant sa cabane, tantôt à réhabiliter les fossés qui en formoient l'enceinte. Il étendoit les rameaux du fertile espalier ; il prévoyoit la destruction des plantes, & ses mains industrieuses aimoient à en renouveler l'existence. Il étudioit la nature, & en recherchoit curieusement tous les secrets. Plusieurs autres occupations de cette espèce partageoient innocemment son loisir.

Un beau soir, le bon Kador étoit assis sur une pierre, à côté de l'entrée de sa cellule, au milieu d'un plant de jasmin ; son front chauve étoit tourné vers les Cieux, tout en lui respiroit la douceur & le calme attendrissant d'une longue sagesse.

» Que ce Ciel est beau, disoit-il ! Que
 » j'aime à voir ce bel azur & ces petits flots,
 » d'albâtre & de pourpre, qui descendent lente-

(1) Gros chêne de l'Amérique.

» ment vers les plaines de l'occident ! O riche &
 » superbe dôme , dont la vue me remplit d'une
 » douce ivresse , quand verrai-je expirer dans
 » ton sein mes brûlans desirs ? Quand cesserai-
 » je de tenir à la terre , pour contempler de
 » près le majestueux éclat de ton Auteur ? ...
 » Mais dois-je être impatient , lorsque je tou-
 » che au terme de mes jours ? Ne serai-je pas
 » injuste d'accuser la lenteur du trépas , tandis
 » que le Ciel semble avoir choisi le réduit le
 » plus beau qu'il y ait sur ce globe , pour m'y
 » faire couler une vie fortunée autant qu'elle
 » peut l'être sous le firmament ! Tout ce qui
 » m'environne est à moi ; je jouis des riches
 » présens de la terre & des beautés tranquilles
 » de la nature : mon œil ne s'égare que sur des
 » rians paysages. Là - bas , c'est la douce lu-
 » mière du soleil , finissant son cours , qui vient
 » réjouir ma vue ; ses rayons mourans , qui
 » vont se perdre dans le crystal du fleuve ,
 » m'offrent la plus touchante perspective.
 » Ici , c'est le zéphir , qui agite mollement le
 » feuillage , & qui , venant à faire sentir sa
 » douce influence à mes joues surannées ,
 » porte dans mes veines une impression de
 » fraîcheur , qui révivifie tout mon être. Là ,
 » le gazouillement foible & tendre de ce petit

» oiseau, qui s'assoupit par degrés sous ces
 » branches épaisses, m'offre l'image d'un Sage,
 » qui, au terme d'une carrière vertueuse, s'en-
 » dort paisiblement au sein du trépas.

Le Vieillard épanchoit ainsi son cœur satisfait, quand l'aspect subit d'un jeune homme, couvert d'habits déchirés, & embrassant ses genoux, vint tout-à-coup l'interrompre.

Kador, qui depuis long-temps n'avoit vu d'hommes, fit un mouvement de surprise, & parut vouloir s'éloigner.

» O mon pere ! ô mon pere ! s'écria le jeune homme d'une voix étouffée dans les sanglots, & soulevant avec peine un visage livide & creusé par les larmes : « si la compassion a quelquefois remué tes entrailles, si ton cœur ne dément point la douceur & l'air d'humanité répandu sur ton auguste front ; arrête un moment tes regards sur un être isolé dans ce vaste désert, que poursuit l'infortune, & que le tombeau réclame, qui ne tient plus à la vie que par les liens les plus foibles, & qui ne te demande que la grace de l'écouter un instant, pour mourir ensuite à tes yeux.

Que le visage d'un malheureux est éloquent ! Le Solitaire, frappé de ces mots, laisse, pour la première fois depuis qu'il étoit dans cette

solitude, couler des larmes de chagrin ; pour la première fois le nuage de la douleur vint obscurcir ce front où avoit toujours brillé une joie tranquille ; ses rides s'épaississent ; ses membres agités , tout son corps tremblotant , peignent à la fois la compassion & le vif intérêt que lui inspire le jeune homme. Il le relève , le presse contre son sein , & sa bouche reste muette.

« — Bon Vieillard , dit l'Inconnu , ma
 » vue t'attendrit. Ah ! est-ce pour toi que
 » sont faits les sanglots ? Est-ce à la vertu de
 » gémir ? Non , c'est à moi seul ; moi seul cou-
 » pable & malheureux ; moi seul chargé de
 » tous les maux ensemble. Je dois vivre , lan-
 » guir & mourir dans les pleurs ; je sens com-
 » bien je suis cruel de venir attrister ton ame ,
 » & troubler ta paix par le spectacle de mes
 » souffrances. Mais le hasard m'a jetté sur ces
 » bords. Excedé des miseres de la vie , triste
 » jouet de la cruauté des hommes , j'y cher-
 » chois une fin désirée , quand je t'ai aperçu.
 » Mes premiers regards sur toi ont été des
 » regards d'indignation , parce que je maudissois
 » toute la race humaine. J'ai détourné la vue ;
 » j'ai eu du dépit de rencontrer un être dont
 » toute l'espece m'étoit devenue odieuse. Cepen-
 » dant mes yeux , poussés par un mouvement

» involontaire, se sont encore arrêtés sur toi.
 » Tu m'as paru auguste ; j'ai vu dans tes traits
 » l'expression de la bienveillance & de la
 » bonté. Plus je te considérois, plus je trou-
 » vois de plaisir à te considérer ; enfin, attiré
 » par une main invisible, je n'ai pu m'en dé-
 » fendre ; j'ai volé vers toi, résolu de dé-
 » poser dans ton sein le fardeau de mes dou-
 » leurs. J'abandonne une région perverse, toute
 » inondée de larmes de la triste humanité,
 » où les fous rongeurs s'attachent à tous les
 » êtres, & corrompent tous les plaisirs ; où le
 » malheureux ressemble à un spectre effrayant
 » que l'on s'empresse de fuir. Vois-tu ces ha-
 » bits en lambeaux, ces bras desséchés, & ces
 » os qui percent ma peau ? Vois - tu ces
 » yeux éteints, ces joues haves & cicatrisées,
 » enfin tout mon corps qui n'est plus qu'un
 » squelette mouvant ? eh bien, c'est l'ouvrage
 » des hommes : c'est le fruit de sept années
 » de peines. Le chagrin, comme une vapeur
 » mortelle, a détruit ma jeunesse. Depuis
 » treize ans, ma vie n'est qu'un tissu d'infor-
 » tunes.

» Mon fils, reprend le Vieillard avec un
 » profond soupir, ton ame & ton corps ont
 » besoin de repos ; entrons dans la cabane.

Il fit prendre des alimens au jeune homme; ensuite il entassa des feuillages verts, pour qu'il étendît dessus ses membres engourdis par la fatigue. Le jeune Inconnu se coucha sur ce lit champêtre, & un doux repos vint rafraîchir ses sens épuisés.

Les humides vapeurs du matin baignoient déjà le toit paisible du Solitaire; il se dégage des bras du sommeil, & va réveiller son Compagnon. Le jeune homme se leve. « Allons; » mon fils, lui dit-il, allons jouir des premiers rayons du jour; montons sur cette colline, & nous nous y reposerons.

Il le mene sur une petite éminence, couronnée d'un platane verd, & d'où l'œil embrassoit le contour immense d'une vallée délicieuse. Les nuages fumans se dissipoient, & déjà l'orient s'embellissoit de toutes les nuances de la pourpre; une riche impression de lumière, diversifiée de mille couleurs ravissantes, environnoit l'horizon: toute l'étendue de la plaine offroit une surface riante & animée. L'air étoit imprégné des plus douces odeurs; mille perles liquides s'élevoient des cascades, qui jaillissoient avec bruit du haut des montagnes. Le fleuve, les ruisseaux & les fontaines redoubloient leur éclat, & n'offroient

que charmans rivages , en servant de miroir au bel astre qui commençoit à paroître. Le cœur flétri du jeune homme s'épanouissoit à la vue de ces merveilles : tous ses sens s'ouvroient à la volupté.

» Tout ce qui est sous nos yeux , dit le bon
 » Vieillard avec un sentiment naïf & tendre ,
 » nous offre le plus touchant des spectacles.
 » Voilà , mon fils , mes plaisirs depuis quarante
 » ans que je vis dans ce désert , ignoré des
 » hommes ; la nature ne cesse d'avoir pour
 » moi des charmes. Depuis long-temps , pour
 » la première fois , je l'ai vue & admirée ,
 » je la vois & l'admire encore. C'est ici que
 » chaque matin je viens rendre hommage à
 » celui qui fertilise ces lieux , qui protège mes
 » jours , & qui aime à prolonger leur durée
 » paisible ; c'est ici que se complaît ma vieillesse
 » solitaire.

» O fortuné Vieillard ! interrompt tout-à-coup le jeune homme , « il est donc vrai que le contentement fuit les demeures bruyantes , & ne se trouve que dans l'asyle de la simplicité. Une vie douce n'est donc le prix que de la vertu. Comme ta félicité m'attendrit & m'étonne ! Mais écoute mon histoire , & juge-moi ».

Il raconta qu'il se nommoit Florello , qu'il

étoit natif de Londres , & fils d'un Marchand de cette Ville ; que son pere & sa mere étoient morts , lorsqu'il étoit encore au berceau , & qu'il s'étoit embarqué fort jeune pour la Jamaïque , où il avoit eu beaucoup de malheurs ; qu'il avoit donné dans bien des travers , & couru long-temps après la fortune sans pouvoir l'atteindre ; qu'ayant voulu revenir à Londres , il avoit été pris par des Corsaires Maures , & conduit dans les prisons d'Alexandrie , d'où il étoit sorti pour devenir l'esclave d'un maître impitoyable , qui , pendant deux années , lui avoit fait essuyer les plus durs traitemens ; qu'il avoit été obligé d'embrasser la Religion Mahometane , pour s'arracher à l'horreur de sa captivité : & qu'il s'étoit rendu à Tunis , d'où il étoit revenu dans sa Patrie.

De retour à Londres , il s'étoit présenté , dépourvu de tout , chez ses parens , qui , fâchés de voir augmenter les héritiers du vieux Florello , lui avoient contesté sa naissance , & avoient refusé de le reconnoître devant les Juges. Les changemens que le malheur avoit produits dans toute sa personne , avoient semblé déposer contre lui. N'ayant aucun titre pour prouver ses droits à la succession , il en avoit été exclus , & arrêté comme un imposteur. Il

s'étoit échappé des prisons de Londres, & s'étoit réfugié chez d'anciens amis de son pere, qui n'avoient point aussi voulu le reconnoître. Gémissant de sa cruelle destinée, il avoit dit un éternel adieu à son ingrate Patrie, & s'étoit rembarqué sur un navire qui faisoit voile pour le Pérou. Le vaisseau avoit été attaqué d'une violente tempête sur la fin de la navigation; tout l'équipage étoit en mouvement, & travailloit avec ardeur; il avoit aussi voulu manœuvrer, & avoit fait sans le savoir une manœuvre dangereuse. Un Matelot brutal s'étant trouvé près de lui, l'avoit poussé rudement dans la mer. Il s'étoit sauvé à la nage dans cette Isle deserte, où, maudissant le destin & les hommes, il avoit résolu d'attendre la mort. C'est là qu'il rencontra le Vieillard.

Florello fit un détail beaucoup plus long & plus circonstancié de toutes ses aventures. Il avoit fini son histoire. Kador le regardoit fixement sans rien dire; enfin il rompit le silence en ces termes.

» Mon fils, un Laboureur avoit un champ qui ne produisoit que de l'ivraie & des chardons; chaque jour il coupoit ces mauvaises herbes, & chaque jour elles repoussioient avec plus d'abondance. Le Laboureur se désespéra. Il fut con-

ter sa peine à un Villageois de ses environs. Mon ami, lui dit le Villageois, tant que tu ne détruiras point le germe de ces herbes mal-faisantes, qui nuisent à la fertilité de ton champ, il fera toujours stérile. Déracine - les tout-à-fait, qu'il n'en reste plus aucune trace. Ramasse-les en tas, laisse - les sécher au soleil, brûle-les ensuite: alors, de nuisibles qu'elles étoient, elles deviendront le meilleur engrais de ton domaine. Le Laboureur fit ce que lui avoit dit son voisin. Les mauvaises herbes cessèrent de croître dans son champ; il devint fertile, & lui rapporta une abondante moisson ».

» Toi, mon fils, tu es le Laboureur; le champ est la carrière de la vic, & les char-dons sont les revers que tu as essuyés. Tous nos maux sont imaginaires; il n'y a que les vices & le tumulte des passions qui les rendent réels. Détruis donc jusqu'à la racine de ces vices, qui sont le germe de toutes nos in-fortunes. Fais comme le Cultivateur, qui engraisse son champ avec les herbes mêmes qui auparavant nuisoient à sa fécondité; fais servir tes revers à te rendre plus modéré, plus sage & plus ferme dans le sentier de la vertu. Bien-tôt les épines du malheur ne déchireront plus

tes pieds ; bientôt la pente de la vie deviendra douce & aisée pour toi , même en dépit du fort ».

» Comme toi ma première jeunesse a essuyé des chagrins ; comme toi je me suis emporté contre le destin & les hommes. Insensé ! j'attribuois à une puissance étrangère ce qui n'étoit que le fruit de mes égaremens. Le moindre choc m'étonnoit , & m'entraînoit dans mille démarches , dont le résultat étoit toujours la douleur. Le découragement est le signal de la mauvaise fortune ; l'homme , qu'un revers a une fois abattu , court de lui-même au-devant de l'infortune ; il s'agite , se désespère , & ne connoît plus de ressource ; ou s'il a recours à quelques moyens , il se trompe toujours dans le choix , parce que son esprit , trop préoccupé , trop plein du sentiment de ses maux , ne lui permet pas d'aller à la source , ni de distinguer la route qui doit réellement le conduire à leur terme ».

» L'adversité , si on la recevoit de sang-froid , deviendrait elle-même le bouclier de l'adversité. Toujours la même terre qui produit le *thora* (1) , produit tout auprès l'antithora ;

(1) Plante très-venimeuse. On se servoit autrefois de son suc pour empoisonner les flèches à la chasse du loup , du renard , &c. mais

mais l'or ne voit que le poison , sans songer au remede. Ainsi l'homme qu'a mordu une bête venimeuse , ne songeant qu'à fuir le reptile dangereux qui l'a blessé , s'en va , emporte le trépas dans son sein , & laisse à côté de lui l'heureux végétal qui pouvoit guérir sa blessure ».

« O mon fils ! soyons bons , chérifions nos freres ; aimons notre Auteur , adorons ses décrets , & nous serons heureux. La jouissance du cœur dispense de celle des sens : & ce n'est pas être malheureux que de souffrir par le corps. Le mal moral est le seul véritable , & l'on n'est réellement à plaindre que lorsque l'ame gémit. Qu'importe au Navigateur que les vagues viennent sans cesse battre son vaisseau , s'il n'a rien à craindre pour le trésor qu'il renferme » ?

« La mauvaise fortune écrase le méchant ; mais l'homme de bien sourit au milieu de ses maux. Celui-ci voit comme un bien ce que celui-là voit comme un mal ; ce qui arrache à l'un des blasphêmes , excite dans l'autre un doux sentiment de reconnoissance ; il bénit le coup qui le frappe , & s'abaisse sans être ébranlé sous la main éternelle qui tient la chaîne invincible des événemens ».

« Jeune homme , leve ton front abattu ; ta tristesse outrage ton Créateur. Jette un coup d'œil sur ta vie , & reconnois la justice d'un Dieu bon. Tu deviens coupable. Il te punit ; il te rend malheureux , en mettant ton ame dans un état aussi déplorable que ton corps ; il te porte des coups terribles , pour te les rendre plus insupportables. Il permet que tu accuses les hommes , & que toute la race humaine te devienne odieuse. Voilà ton ame plongée tout-à-coup dans un vuide affreux ; elle se regarde , voit sa misere , frémit , & sent qu'il lui faut un consolateur. Ira-t-elle le chercher parmi les hommes ? Non , puisqu'elle les abhorre. Il n'est donc plus que le Ciel qu'elle puisse envisager ; elle se tourne vers lui , le fixe , & s'y élance dans un transport soudain. Elle s'offre gémissante à son Créateur ; elle l'implore de bonne foi : elle est écoutée. Tout-à-coup elle respire , foulagée d'un poids accablant ; le calme succede à son agitation ; elle gémit de sa longue erreur de chercher la paix ou elle n'étoit pas , & ses maux sont finis ».

« Voilà , mon fils , ton histoire. Si tu n'avois pas encore songé à la bonté des Cieux , le moment étoit venu où tu allois y recourir. C'est ainsi que la suprême Sagesse cherche

lorsque nous pensons le moins à en sortir. C'est ainsi que non-seulement nous attribuons à nos semblables les maux dont nous sommes les propres artisans , mais que nous semblons encore en chercher exprès le terme où nous ne devons jamais le rencontrer ».

» Vis heureux maintenant , l'expérience t'y invite ; si tes vœux te rappellent dans ta patrie , portes - y un cœur mûr & inaccessible à la foiblesse ; sur - tout n'oublies jamais / que de la paix seule de l'ame dépend le bonheur , & que cette heureuse paix ne se trouve que dans l'amour du bien. / Si tu veux vivre avec moi , la Nature t'offre ici une retraite paisible & un domaine assez vaste pour créer ta vue & contenter tes besoins ».

» Bientôt (car mes genoux chancelans m'annoncent que je vais cesser d'être , mon fils) l'aride vieillesse a courbé mon corps & flétri mes traits ; bientôt tu fermeras ma paupière , & tu recueilleras mon dernier soupir. Ne crains point d'être seul ; le coupable se flétrit dans la longueur de la retraite ; mais le juste se familiarise sans peine avec la solitude ; il y trouve une source intarissable de plaisirs. O mon fils ! à nous retirer de l'abattement du malheur ,

tu sauras qu'il est doux de mener une vie sôbre, tranquille & laborieuse, sous un toit riant & solitaire, loin des folies des hommes, sans autre compagnie que celle du Ciel & des oiseaux, & sans autres trésors que ceux de la simple Nature».

Florello se plonge dans le sein du Vieillard. — « O mon pere ! ... tu as fécondé un rocher » aride, ta main bienfaisante a déchiré le voile » qui me cachoit le bonheur. Oui, je passerai » ma vie avec toi, & tu ne mourras point : le » Ciel te conservera pour me soutenir dans la » voie du Juste ». — « Je lui rends grace, mon » cher fils, reprit le Solitaire, tu ne mourras » point sans avoir vécu, puisque tu commences » à sentir sa douce influence. Le premier pas » dans le chemin du bonheur, est la volonté » de bien faire. Mais déjà, la plaine n'est plus » humide de la rosée du matin ; déjà les fleurs » penchent leurs têtes languissantes : allons nous » mettre à l'ombre.

Ils retournent à la cabane, & font un déjeuner qu'apprêterent les mains de la frugalité. C'étoit des figes d'inde, & des ananas (1), que Kador avoit cueillies la veille. Que les pre-

(1) Fruits communs en Amérique.

mieres impressions du plaisir sont vives ! Florello avaloit le calme avec ces fruits frugals ; son cœur se dilatoit , & la volupté pure s'insinuoit doucement dans son sein comme une rosée délicieuse.

« O mon fils ! disoit sans cesse le Vieillard ; heureux , cent fois heureux , celui qui aime la vertu , qui chaque jour rend hommage à la suprême Sagesse , qui chaque jour exhale d'un cœur pur de ferventes prières , & les fait entendre aux vallons , aux ruisseaux , aux bois & aux montagnes ! Que l'homme chérirait son existence , s'il savoit apprécier les bienfaits dont le Ciel le comble , & pressentir le bonheur des Cieux par le bonheur de la vie ! Cependant , ô mon fils ! il ne faut pas nous prévaloir de cette connoissance que le Ciel nous donne , pour nous livrer trop à la douceur de notre état. Songeons d'abord que toutes nos jouissances ici-bas sont précaires. Nous n'avons point de propriété réelle , & il faut posséder tout avec la certitude de tout abandonner. D'ailleurs nous ne devons ni haïr ni perdre de vue les hommes , quoique nous paroissions les fuir. L'humanité est le plus beau & le plus sublime caractère de la vertu ; nous

devons nous pénétrer du délicieux sentiment de la bienveillance ; nous devons plaindre nos freres , donner souvent des larmes à leur triste destin , & implorer pour eux la bonté des Cieux. Il n'est que cette conduite qui puisse justifier la vie de l'homme solitaire ; en s'éloignant du monde , c'est leurs crimes , & non les pareils , qu'il doit fuir ; plus ils sont coupables , plus il doit les aimer. Mais celui qui n'emporte dans la solitude qu'une misanthropie orgueilleuse & une dure insensibilité pour le genre humain , ou qui n'y est entraîné que par l'amour d'un lâche repos , ne mérite point le nom de Sage ».

Ainsi le respectable Kador , par de simples & vertueuses maximes , formoit à la sagesse le cœur du jeune Florello. Son ame étoit un trésor inépuisable de vertus ; c'étoit un foyer où le feu sacré de la raison dominoit uniquement.

Dès qu'une légère obscurité couvroit l'horison , ils alloient s'asseoir sur les bords du fleuve. Florello cueilloit le junc , & le donnoit au Vieillard , qui lui apprenoit à faire des nattes & des corbeilles. Quand le soleil faisoit sentir l'ardeur de ses feux brûlans , ils s'enfonçoient sous un bosquet d'orangers , où couloit un

petit ruisseau, dont l'onde sortoit en jaillissant d'un rocher d'émeraudes (1), & s'alloit perdre dans des grottes profondes, à l'extrémité du vallon. Là, plongés dans l'herbe humide, ils respiroient une douce fraîcheur. « Vois, disoit Kador à Florello, vois cette eau argentée, qui se roule si agréablement le long de ces deux rives. Si ce caillou, qui s'élève au-dessus de sa surface, semble interrompre l'uniformité de son cours, ce n'est que pour mieux faire briller la pureté de ses ondes. C'est l'emblème de la vie fortunée du Sage; les contre-tems qu'elle peut essuyer ne servent qu'à y jeter plus d'éclat ».

Le vieillard, consommé dans la sagesse, tiroit des comparaisons de tous les ouvrages de la Nature, pour rendre sa morale plus intéressante. « O mon fils ! disoit-il, tous les objets qui nous environnent sont autant de tableaux du cœur humain : sage conduite de la Divinité, qui voulut mettre sous les yeux de l'homme réfléchissant des images vivantes & multipliées de toutes ses passions, pour qu'il apprît, par ces comparaisons simples, à se con-

(1) On trouve des rochers d'émeraudes dans cette partie de l'Amérique.

noître & à se conduire dans la route épineuse de la vie » !

Quelquefois il le menoit sur le penchant des montagnes. Là, il lui enseignoit la marche & l'harmonie de l'univers, le mécanisme des êtres, le cours des astres, le combat des élémens & le concours heureux qui en résultoit. Il lui apprenoit les secrets les plus curieux de la Nature, la vertu des plantes & des minéraux. Il lui développait le système complet de la création, & toutes ses leçons se rapportoient toujours au sage Auteur qui se faisoit sentir dans toutes ces merveilles.

Quelquefois Florello cultivoit la terre du petit enclos qui environnoit la cellule. Le Vieillard, assis sous le berceau de jasmin qui tapissoit ses murs, contemploit le jeune homme d'un œil aussi satisfait qu'un Sculpteur habile qui jette les yeux sur un bloc informe, dont il voit par degrés sortir une belle statue. Il regardoit le Ciel, laissant couler de douces larmes. « Que j'ai de graces à te rendre, ô mon souverain Maître ! disoit-il d'une voix qui exprimait sa vive sensibilité, tu ne te contentes pas de répandre mille charmes sur ma vie, tu te fers encore de moi pour ramener la joie dans un cœur qu'avoit flétri l'infortune : tu

me donnes encore cette satisfaction; que puis-je faire pour reconnoître ton immense bonté ! Tu la répands avec profusion , mais tu n'exiges de nous que de l'amour. Tu dis aux hommes : *voilà mes bienfaits , jouissez de toute leur abondance : si vous m'aimez , ils seront trop payés.* Quel être peut se refuser à une si douce reconnoissance » ? ...

Le Vieillard ramenoit ses regards sur Florello , & le considéroit avec un nouveau plaisir ; il jouissoit de son bonheur , de sa vertu. » *Quelle gaieté aimable brille sur son visage , disoit-il ! Il sent déjà tout le prix de l'innocence ; sa douce sérénité éclate sur ses lèvres , & respire dans tous ses traits. Avec quelle ardeur ses mains soulèvent la terre ! Il ne ressemble pas au Cultivateur malheureux , qui suit péniblement le sillon qu'il trace , & qui l'arrose de ses sueurs , pour amasser une substance amère , & qu'il baigne de ses larmes ».*

Que Florello étoit content dans cette solitude ! Il goûtoit enfin ce calme touchant qui accompagne l'oubli des malheurs. La jeunesse fleurie se renouvelloit sur son visage. Que le réduit du Vieillard lui paroïsoit beau ! Que de jours fortunés ! Que de nuits délicieuses ! Quand , après s'être endormi sous un figuier touffu , ce qui lui arri-

voit souvent ; il se réveilleoit dans les vives palpitations d'un beau songe , qui n'étoit point fuivi d'une triste vérité , il respiroit la douce émanation des fleurs , les vapeurs fraîches & légères qui distilloient du firmament pour défalterer la terre. Il écoutoit le murmure tendre & assoupissant des nappes d'eau qui toboient doucement des collines , l'agréable frémissement des feuilles , qui se jouent avec les zéphirs , & le chant extraordinaire de quelques oiseaux , qui serpentoient avec bruit sur sa tête. Il considéroit la lueur argentée de l'astre des nuits , le sombre azur d'un Ciel semé de brillantes étoiles ; & son ame , enivrée du vif sentiment de sa félicité , restoit comme passive sous l'impression de tant de merveilles. O joie ! disoit-il , depuis si long-temps étrangère à mon cœur , que ton retour m'est doux ! Tes rayons bienfaisans pénètrent enfin tout mon être. Je respire avec liberté , & mes yeux ne versent plus que des larmes de plaisir. Les hommes ne me tromperont plus , car je ne verrai plus les hommes : je n'ai plus besoin d'eux. Parens cruels ! vous avez cru me perdre , & vous m'avez fait le plus grand des biens. C'est à votre barbarie que je dois mon bonheur ; je vous dois ma chere solitude &

tous les plaisirs innocens que j'y vais goûter.

Quel étoit mon aveuglement, ajoutoit-il , de me consumer en desirs & en regrets superflus , pour faire trouver à la paix le chemin de mon cœur. Insensé ! je cherchois le calme sur une mer agitée ; j'étois comme un enfant séduit à la vue de l'écaille dorée d'un serpent endormi au soleil ; il se précipite , croyant saisir un bijou précieux : mais le reptile pressé s'éveille , le blesse , & le laisse sanglant & furieux de sa méprise. Ainsi je cherchois le plaisir où je ne pouvois trouver que le désespoir ; je courais après la consolation , & la consolation fuyoit loin de moi. Je périssois dans les fatigues d'un cruel chagrin ; je me répandois en injures contre le destin & les hommes , & je finissois par être plus à plaindre. Maudit soit le temps funeste où je n'ai pas connu les beaux jours ; où mes yeux , toujours fixés sur le sable , ne se sont jamais tournés vers le Ciel , où ma bouche a proféré des blasphêmes , & où mes pieds ont marché dans les sentiers du vice !

O vie trop fortunée , si elle avoit été constante ! Florello se livroit trop à son bonheur , quoique Kador lui répêât sans cesse d'en jouir avec modération. « Mon fils , lui disoit-il , il

ne faut pas que nos plaisirs nous affectent au point de ne s'occuper que d'eux ; ayons des goûts, & non des passions. J'aime à voir cette grande ardeur dont tu parois enflammé pour la vertu : mais cette ardeur peut se ralentir. Le sentiment du plaisir, quand il est trop vif, s'éteint & fait place à l'ennui. C'est en nous-mêmes, & non dans les objets qui nous environnent, qu'il faut chercher la félicité. Nous en portons la source en tous lieux ; c'est en nous mêmes que se trouve la suprême jouissance ».

» Quand je vins pour la première fois dans ce désert, ajouta Kador, j'y trouvai un vieux Pasteur qui l'habitoit, avec une fille qui lui étoit extrêmement chère. Je ne fus point fâché de sa rencontre : la simplicité de ses mœurs me toucha. Je l'aimai, parce qu'il étoit doux & bien-faisant. Il écartera de ma jeunesse les ennuis & le chagrin, & me fit trouver des douceurs dans la vie solitaire. Bientôt je le vis mourir avec sa fille : ils sont enterrés tous les deux l'un à côté de l'autre, sous ces grands marronniers, que tu vois là-bas. J'ai vu le temps détruire leur cabane ; il n'en reste plus aucun vestige ; l'endroit où elle fut n'est aujourd'hui qu'un terrain plat, hérissé de ronces & de

bruyeres. Que d'années depuis ce temps se sont amassées sur ma tête ! Que de changemens sont arrivés sous mes yeux ! J'ai vu la mousse croître , s'épaissir sur le toit que je m'étois bâti, & les plus beaux arbres se convertir en troncs morts & desséchés. J'ai vu plus d'une fois la foudre sillonner ces gazons verts, & creuser des gouffres sous mes pas. Je l'ai vue dissoudre, calciner & réduire en poussière de gros rocs qui touchoient la nue, & qui sembloient inébranlables. J'ai vu la froide vieillesse blanchir mes cheveux, & j'ai senti ses doigts pèsans s'imprimer lentement sur mes joues, où brilloient autrefois les roses du bel âge».

« C'est ainsi que la succession des ans entraîne les révolutions. De même, mon fils, le cœur humain est sujet à mille métamorphoses ; un bonheur continu souvent le dégoûte, quand ce bonheur ne vient que des objets périssables. Attache-toi à la beauté qui ne périt point ; jouis des biens que t'offre la Nature, sans qu'ils jouissent de toi : le dernier degré de la sagesse humaine est de s'attendre à tout, de se détacher de tout, & de jouir au milieu même de la privation. Songe donc moins à

l'attrait de ces bords; & resserre, s'il est possible, le bonheur autour de ton cœur; n'oublies pas qu'il n'est rien de stable ici-bas, que nous ne sommes que trop disposés à être séduits par les charmes d'un objet nouveau, quoique dangereux, & que notre pauvre humanité est toujours flottante entre la lumière & les ténèbres ».

Ces sages paroles étoient comme une flamme douce qui pénétrait dans les entrailles de Florello; elles ressembloient à une eau pure & salutaire, qui fertilise tous les lieux où elle passe.

Cependant ils goûtoient déjà depuis longtemps, & sans trouble, toutes les délices de ce nouvel Eden. Le Vieillard centenaire ne sortoit presque plus de la cabane, à cause de son grand âge; Florello lui aidait quelquefois à marcher jusqu'à la fontaine qui servoit à les désaltérer. Là se bernoit sa promenade; là étoit le siège de ses plaisirs. Que ce Vieillard étoit encore majestueux, malgré le poids des ans, quand, assis sur un banc de mousse, son visage auguste étoit rafraîchi par le zéphyr, la sublime dignité de la vertu étoit répandue sur toute la personne; son esprit ne se sentoit point

de la débilité de son corps, & sa voix douce aimoit toujours à instruire Florello, qui ne cessoit de l'écouter avec plaisir.

Enfin le temps est venu où il va payer le dernier tribut à la nature.

L'aimable courriere du soleil chassoit vers l'occident les ombres blanchissantes ; le bon Kador ouvre sa paupiere appesantie par un sommeil paisible, & veut se lever suivant sa coutume (car, malgré son extrême vieillesse, l'aurore naissanté entendoit toujours sa priere du matin) ; un engourdissement s'empare de tous ses membres, & ses genoux refusent de le porter. Alors il sent l'épuisement total de ses forces, & voit que le flambeau de sa vie va s'éteindre. Il appelle le jeune homme par son nom, & lui dit : « Mon fils, mon corps va reprendre sa premiere forme, & retourner à son origine. Déjà mon ame s'élève au-dessus de la terre, qui s'abaisse sous mes pieds ; viens te réjouir avec moi, & recevoir les dernieres paroles de ton ami mourant. Si je te devance de quelques jours dans la région des délices, tu ne dois pas t'en plaindre ; j'ai passé des années longues & tranquilles ; j'ai rempli ma carriere avec fruit, & je meurs content. Il n'est que la défiance & l'obscurité de notre état

futur qui puissent alarmer ~~pour~~ l'homme aux approches de son trépas : mais un bonheur éternel est le but de notre existence , & la mort en est le sublime accomplissement. Si tu perds sur la terre un ami mortel , je t'en laisse un dans les Cieux , qui est éternel. Il n'est qu'une vie coupable qui puisse te ravir les soins de sa providence & les regards de sa tendresse ».

Je te laisse mon petit héritage ; continue de vivre comme tu as vécu depuis que tu l'habites avec moi ; cultive toujours l'innocence & la sagesse ; fais-toi des images vives du bonheur , qui doit être la récompense du Sage. Ne profane point tes derniers momens par une crainte vulgaire , & le Ciel , qui répand des graces sans mesure sur les bons , te conduira à ce terme aussi heureusement que j'y suis arrivé ».

» Quand je ne ferai plus , tu creuseras mon tombeau sous le jeune peuplier qui est sur cette rive du fleuve , où l'onde baigne mille roseaux. Ce lieu m'a plu pendant ma vie ; j'y ai passé des momens délicieux ; c'est là que j'aimerois que mon corps reposât J'attends ce dernier bienfait de ta tendresse Adieu bon jeune homme Déjà la terre s'enfuit....

Tout

Tout ce beau vallon disparoit à ma vue.....
 Mon voyage est fini..... Adieu, ne pleure.
 point ma mort....mais chérís ma mémoire
 Ne la perds point de vue, & toujours tu seras
 vertueux».

A ces mots, son œil sérieux & calme se
 ferme sans effort à la lumière. Il passe comme
 un nuage léger qui se dissipe insensiblement sur
 un ciel d'azur. Que le dernier sommeil du
 juste est riant ! Florello considère ce front vé-
 nérable où brille encore la douce & majes-
 tueuse empreinte de la paix. Il ne peut retenir,
 des soupirs qui s'échappent de son cœur op-
 pressé Il l'embrasse avec tendresse—. « O
 mon pere ! tu n'es donc plus ? . . . Tu me
 laisses donc isolé dans cette solitude ? . . . Qui
 sera désormais la lumière de mes yeux ? . . .
 Qui sera le soulagement de ma vie ? . . . ».

Son affliction alloit augmenter. Des larmes
 couloient abondamment sur ses joues, mais
 les dernières paroles de Kador s'offrent à sa
 pensée. Il s'arme de courage, essuie ses pleurs,
 & songe à exécuter les dernières volontés du
 vieillard.

Il charge son corps sur ses épaules, & le
 porte avec lenteur au lieu indiqué pour sa sé-
 pulture. Rendu sur les bords du fleuve, il dé-

pose à côté de lui son auguste fardeau , & creuse tristement sa fosse. Il lui semble que le soleil brille d'une lumière moins vive , que les oiseaux ne font entendre qu'une harmonie languissante & négligée , que les ruisseaux roulent des pleurs ; enfin que toute la nature & tout ce qui respire dans le désert , gémissent de la perte de son bienfaiteur. Quand le tombeau est fini , il y couche doucement le vieillard , puis il s'arrête à le considérer. Il l'examine , le contemple encore , & ne peut se résoudre à le couvrir de terre. Il se sent attiré vers lui ; son cœur est plein d'une tristesse douce & tendre , & de nouvelles larmes lui échappent. « Heureux Kador , dit-il , tu vois ma foiblesse , mais tu ne peux la condamner ; tu fus mon père , tu répandis sur moi l'amour de tes entrailles ; je te perds , puis-je ne pas verser des pleurs » ? Cependant il jette de la poussière sur le saint cadavre ; déjà il a couvert la moitié de son front , il s'arrête encore tout-à-coup. — « Voilà donc ton éternelle demeure Je ne te verrai plus Jamais je n'entendrai cette bouche d'où sortoit la sagesse Le ciel l'ordonne , mais je t'aimerai toujours »

Enfin le corps du vieillard disparoît sous le sable. Florello acheve le monu-

ment & le couvre d'un verd gazon qu'il sur-
 monte d'une pierre plate où il trace ces mots, *c'est*
gît le plus vertueux des hommes. Puis ils s'approche
 de la rive du fleuve & fait cette courte prière :
 « Grand Dieu ! tu m'as tiré d'une mer d'ennuis ,
 tu m'as enlevé du sein du monde corrompu
 pour me transporter dans une terre heureuse ,
 où j'ai trouvé l'oubli de mes inquiétudes sous
 les ailes de la sagesse. Tu me laisses sans guide ,
 mais j'atteste les cendres précieuses que je viens
 d'inhumer , que cette onde cessera son cours ,
 & que ma langue se desséchera dans ma bouche ,
 avant que je m'écarte des routes que m'a frayé
 ton divin serviteur » .

Que fais-tu , présomptueux jeune homme ?
 Ne crains-tu pas d'être parjure , Ignores-
 tu que tu as un cœur foible , sensible , &
 que le ciel punit la présomption par la chute
 subite de celui qui se croit le mieux affermi ?
 Ah malheureux ! que ce serment te coûtera
 cher !

Cependant malgré le trépas du vieillard , il
 couloit encore d'heureux jours dans ce beau
 désert ; sans cesse il venoit sur le tombeau re-
 nouveller ses sermens. Il adressoit des prieres
 à l'ame de son bienfaiteur. Il lui demandoit
 de la constance & une mort tranquille. Des

Heurs avoient crû à l'entour & dessus le monument. Avec leur parfum , il respiroit je ne fais quoi de divin , qui le mettoit tout hors de lui-même , & qui sembloit l'assurer que son bonheur ne finiroit qu'avec sa vie.



FLORELLO,

HISTOIRE MÉRIDIONALE.

*Sine funeribus caput hoc , sine honore sepulcri
Indeploratum barbara terra seget. OVID. Elég.*

SECONDE PARTIE.

CONFIDENTIAL

RECEIVED

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL



FLORELLO,

HISTOIRE MÉRIDIONALE.

UN jour que Florello avoit franchi l'espace borné de sa solitude, & s'étoit enfoncé dans les terres plus avant que de coutume, il apperçut tout à coup un tigre furieux qui entraînoit un mouton d'une grandeur extraordinaire. L'animal déchiré nageoit dans son sang, & sembloit à peine suffire à la voracité du tigre. Florello l'examinait avec surprise, quand un jeune homme de couleur cuivreuse, & nud jusqu'à la ceinture, frappe de nouveau ses regards. Il tenoit un arc à la main, & couroit avec une vitesse extrême. Il s'arrête, lance deux fleches, se précipite sur l'animal qu'il a terrassé, l'étouffe sous ses genoux vigoureux, & dispa- roît après

l'avoir chargé comme un trophée sur ses épaules.

Florello jusqu'alors avoit cru ces lieux inhabités. Il voulut connoître ces hommes qui lui parurent extraordinaires , & une curiosité fatale le conduisit le lendemain à l'endroit où il avoit vu le sauvage. Après avoir marché long-temps , il entra dans un petit bois de citronniers , coupé par un sentier battu , qui aboutissoit à une plaine semée de fleurs odorantes , & où païssoient des troupeaux épars dans l'éloignement.

Il promenoit ça & là ses regards surpris ; quand au pied d'un arbre isolé la plus belle des mortelles s'offrit à sa vue. C'étoit une de ces beautés simples , négligées , qui ne doivent rien à l'art , & qui doivent tout à la Nature. Sur son front brilloit l'éclat d'une florissante jeunesse. Sa peau étoit un peu brunie par le soleil , mais ses traits étoient ravissans (1). Couchée nonchalamment sur l'herbe , sa tête étoit appuyée sur son bras. De longs cheveux cou-

(1) On sait que les Américaines ne sont pas toutes de couleur olivâtre , & que plusieurs d'entr'elles ne le cèdent point en blancheur à nos plus belles Françaises.

vroient les épaules , & tomboient confusément sur la terre. Une taille majestueuse , & qui étoit comme la tige de l'arbutus naissant , de grands sourcils noirs hardiment dessinés , de grands yeux bleus comme l'azur des cieux & à-demi cachés sous deux longues paupières , un air de candeur , l'expression ingénue de l'innocence , tel étoit à-peu-près le portrait de cette belle fille.

Florello , dont le cœur étoit encore neuf pour l'amour , sentit bientôt l'effet de cette sympathie douce & forte qui attire deux êtres l'un vers l'autre ; un tumulte inconnu se glisse dans ses veines. Il avance , & va pour s'approcher de la jeune sauvage ; mais effrayée à sa vue , elle prend la fuite.

Il tombe soudain dans un profond abattement , & regagne à regret son désert , le cœur atteint d'une blessure incurable. Il commence à sentir qu'il est seul ; la plénitude de son cœur se convertit en un vuide affreux. Il gémit , il se plaint ; l'héritage de son bienfaiteur , qu'il regardoit deux jours auparavant comme le coin le plus délicieux du globe , n'a plus pour lui d'attraits.

« Coulerai-je donc seul , dit-il , le reste de mes jours ? Les oiseaux vivent ensemble ; les reptiles , les bêtes féroces même vivent en-

semble. L'homme seroit-il le seul qui fût né pour fuir son semblable ? N'est-il pas fait pour vivre avec lui , pour le consoler des amertumes de la vie , & pour l'aider dans ses besoins ? Que sert la vertu au milieu d'un désert , si l'attrayant pouvoir de l'exemple n'invite personne à l'aimer ? Quelqu'amour que j'aie pour elle , ne serai-je pas toujours comme un arbre chargé d'excellens fruits sur la pointe d'une roche inaccessible ? Cher objet qui trouble mon ame , sans doute le ciel bienfaisant t'a amené sur ces bords pour me faire sentir l'ennui de la solitude ! Ne me fuis pas , viens combler tout l'amour que je sens déjà pour toi : viens partager mon petit domaine , & habiter avec moi ma cabane ; nous irons ensemble sous les épais feuillages chercher un abri contre la chaleur du jour ; ma tête reposera doucement sur tes genoux , & tes tendres baisers feront mon bonheur. Couple fortuné , nous parcourerons ces rians côteaux ; nos pieds fouleront ensemble l'herbe naissante & les gazons fleuris. Toujours nos bras seront entrelacés , toujours le souris de l'amour précédera les accens qui sortiront de ta bouche. Mon cœur sera attendri , & dans un doux épanchement , ma langue exprimera mille actions de grâces au Maître de l'Univers ».

« Quand le murmure de l'onde nous invitera à nous asseoir au déclin du jour sur la rive du fleuve , j'irai cueillir des fruits dont le jus délicieux portera la fraîcheur dans tes sens échauffés par nos brûlans transports. Une volupté pure récompensera ma peine ; j'oublierai l'univers dans tes bras carressans , & je goûterai des plaisirs inconnus à l'Univers ».

Ainsi le malheureux Florello laisse aller son cœur au prestige de la séduction ; une voix secrète lui crie de vaincre ce nouveau penchant , des pressentimens confus l'agitent , il se rappelle les leçons du vieux Solitaire ; il fait des efforts pour triompher de lui-même , mais ses efforts sont vains ; la paix & le sommeil l'abandonnent ; sa cabane reste déserte , il n'y entre plus ; il passe la nuit où il se trouve , au pied d'un arbre , sous un rocher , & , quelquefois sans abri au bord d'un ruisseau. Enfin , dit-il après trois jours de combat , « je reverrai celle que mon cœur aime , je la reverrai ou je cesserai de vivre » . Il dit & marche vers le séjour de la belle Sauvage.

Bientôt il découvre les nombreux troupeaux qui sont sous sa garde ; présage heureux pour son amour ! Ses yeux inquiets parcourent avi-

dement la plaine; l'objet qu'il cherche le fixe tout-à-coup.

Eurimale (ainsi s'appelloit cette belle fille) s'offre à sa vue, plus séduisante que jamais; elle étoit endormie sous une arcade de rochers revêtus de divers arbrisseaux. Florello n'est plus maître de son ardeur, il vole, il est à ses pieds; puis il s'arrête & reste immobile ; ses yeux errent avec enchantement sur les divers attraits qui lui sont offerts: de grands yeux mouillés de pleurs, un beau sein arrondi par l'amour, qu'abaisse & souleve tour-à-tour l'agitation d'un songe funeste, quelles amorces voluptueuses pour le cœur trop sensible du foible jeune homme ! « La douleur, dit-il, fait donc aussi sentir ses traits déchirans à l'innocente beauté des lointains rivages ? Ciel protecteur de l'innocence, peux-tu souffrir que le chef-d'œuvre de ta bonté sente les pointes aiguës du chagrin, & soit souillé par des pleurs » ?

Cependant les sanglots d'Eurimale redoublent, les soupirs se pressent & s'échappent avec plus de précipitation ; ses beaux bras s'allongent & annoncent son réveil ; elle ouvre les yeux, jette un cri d'un air effrayé, & va pour s'enfuir.

Florello s'élance, saisit une de ses mains, & toutes les facultés de son ame vont se réunir sous ce toucher délicieux; « arrête, s'écrie-t-il, arrête; si ton beau corps ne recèle pas une ame féroce, ne crains rien du plus tendre, du plus soumis des hommes; vois tout ce qu'il sent pour toi, vois la violence de son amour, & sois attendrie.

Eurimale reste interdite à ces douces paroles, & ne fait plus d'efforts pour s'éloigner; elle baisse les yeux, puis les porte sur Florello avec une tendre complaisance, mais elle ne répond point. Il lui parle encore, elle lui parle à son tour, & ils ne s'entendent pas.

Une affliction mutuelle se peint sur leurs visages; ils se regardent en silence, puis tout-à-coup elle lui fait signe de fuir, & le rappelle dès qu'il va pour s'éloigner; il revient, elle court vers le bas de la plaine, il la suit; elle le presse de nouveau d'abandonner ces lieux, mais il reste & ne l'entend plus; elle s'irrite, tourne le doigt du côté de l'Orient & porte une fleche sur son cœur, pour lui signifier qu'on le tuera s'il ne prend pas la fuite; il croit qu'elle veut lui donner la mort, il tombe à genoux & attend qu'elle frappe.

Cette fille ingénue, ne sachant que faire ni

comment s'exprimer, joint les mains devant lui d'une manière suppliante, ses yeux charmans roulent dans les pleurs, & elle se jette aussi à genoux. « Malheureux, dit-elle dans son langage, tu-veux donc mourir ! tu ne fais pas que mon père te hait plus que les serpens de la montagne : tu ne fais pas qu'il immole tous tes freres depuis qu'un d'entre eux ensanglanta sous ses yeux les délices de sa vie. Sa vengeance a sacrifié autant de victimes que cet arboisier porte de feuilles, & elle n'est pas encore satisfaite ».

Florello pleuroit, ne pouvant savoir ce qu'elle vouloit dire ; cependant elle parvint à lui faire comprendre le danger qu'il couroit auprès d'elle ; il s'éloigna, jettant sans cesse en arriere des regards longs & douloureux. De retour à son habitation, il songe à son aventure, & de tristes pensées roulent dans son esprit. Les traits de la jeune Sauvage sont profondément gravés dans son cœur : la flamme qui le consume devient plus active, & détruit tout-à-fait son repos ; il gémit de ne pouvoir se faire entendre, & de voir tant d'obstacles à l'accomplissement du bonheur qu'il se promet. Couché à l'ombre d'un palmier, il porte autour de lui des regards pleins d'une tristesse pas-

fionnée, & les ramene sur lui-même, désespéré de n'avoir point aperçu l'unique objet qui occupe toute son ame.

Les flambeaux de la nuit brilloient au firmament; il ne peut plus rester en un lieu qui ne lui offre point son amante; un attrait impérieux l'entraîne, & il s'achemine, malgré les ténèbres, vers le séjour qu'elle habite; bientôt il arrive sous les rochers où il l'a trouvée endormie. « C'est ici, dit-il, que reposait sa belle tête; voilà le gazon qu'elle a mouillé de ses pleurs; que ce lieu m'est cher! mais je n'y vois point celle que j'aime ».

Vingt fois il veut s'avancer jusqu'à l'habitation des Sauvages, vingt fois il est arrêté par la crainte de perdre celle que son cœur adore; il se promène sous les arbres qui entourent la plaine, & passe toute la nuit dans une triste incertitude, & livré à la plus vive impatience.

Déjà les pleurs de l'aurore humectoient le sommet des hauts peupliers; les ombres se dissipoient, il se laisse tomber sur l'herbe, & le sommeil verse dans ses sens son heureuse langueur; mais il n'a pas plutôt fermé ses paupières appesanties, qu'il se sent pousser avec violence; il ouvre les yeux & voit son amante, qui, d'un air alarmé, lui faisoit les mêmes signes

que la veille; sa voix étoit plaintive, son geste attendrissant; sans y songer il suit son premier transport, & la serre dans ses bras avec toute la fureur de la passion. Elle le regarde, le repousse pleine de dépit, & s'éloigne en pleurant.

Florello étoit tombé par terre, noyé dans un torrent de larmes; il voit son amante qui fuit, il n'ose ni ne peut la suivre; ses joues pâlisent, ses yeux s'éteignent, & un froid mortel s'empare de tout son corps. Cependant Eurimale qui fuyoit à regret, s'arrête tout-à-coup, & détourne la tête : à la vue de Florello renversé sans mouvement sur l'herbe humide, & dans la plus douloureuse attitude, elle le croit expirant; elle s'accuse de barbarie; pleine de ces sentimens que la nature seule inspire & ne craint point d'exprimer, elle accourt éplorée, prend une de ses mains, & imprime sur ses lèvres un baiser tout de feu.

C'est alors que l'extrême délire de la passion s'empare du malheureux Florello; il se connoît à peine; ses genoux tremblent, ses yeux étincellent; des soupirs brûlans, entrecoupés, s'échappent de son sein, & le plaisir ébranle toutes ses fibres; il prend Eurimale, il la presse, il la tient palpitante sur son cœur embrasé, & semble

semble vouloir dévorer ses appas. Un frémissement délicieux parcourt les veines , & ses regards errent & meurent : le courroux veut animer ceux de son amante , un doux nuage vient les obscurcir ; sa poitrine s'enfle d'une tendre volupté , elle se laisse serrer dans les bras du jeune homme , & bientôt lui rend avec transport tous les baisers dont il l'accable avec fureur ; elle s'abandonne toute à lui ; soudain leur existence se confond , l'ivresse du plaisir les rend immobiles ; ils tombent dans un doux anéantissement (1).

Revenu de cette extase profonde & voluptueuse , Florello poursuivoit les restes d'une volupté évanouie ; aux transport impétueux de

(1) Plusieurs seront surpris d'une défaite aussi prompte ; mais le moyen de résister dans une Isle déserte aux premiers mouvemens de l'amour ? D'ailleurs la simple Eumima ne connoissoit pas les refus d'une fausse pudeur ; elle ignoroit que l'amour est devenu un art , qu'on doit faire valoir ses faveurs , & désespérer un Amant pendant des mois entiers , avant de céder à un desir qu'on brûloit de satisfaire dès la première attaque. Les Libertins diront que les femmes qui ont ces especes de cruautés sont aujourd'hui des êtres chimériques , qui ne subsistent plus que dans le cerveau des Philosophes , & peut-être les Libertins auront raison.

Part. II.

D

la passion succède une ivresse douce ; qui remplit toute la capacité de son ame. La jeune Sauvage, les yeux humides de plaisir, l'embrasse avec tendresse. Ses beaux bras se passent languissamment autour de son cou, elle l'embrasse encore, & sa bouche amoureuse ne lui a jamais assez imprimé de baisers. Elle ne songe plus à son père. « Bel Européen , lui dit-elle , tu es pour moi un rayon de l'aurore , tu es l'existence de ma vie , je t'aime plus que le Soleil ; mais hélas ! nous ne pouvons vivre ensemble ». Il l'écoutoit sans l'entendre , & lui parloit à son tour ; « ô quelles délices viennent d'inonder mon ame ! ô ma bien aimée ! tu ne m'as pas rejeté de tes bras , tu as souri à mon amour : voilà le suprême bonheur ». Il disoit ces mots , mais venant à songer qu'il n'étoit point entendu , il soupiroit tristement & cessoit de parler.

Cependant Eurimale recommençoit ses signes pressés , & supplioit son amant de regagner son désert. Il ne comprend plus ce que signifient ses gestes , ou plutôt il n'y fait aucune attention ; plein d'un seul sentiment , il ne songe qu'à contempler l'épouse de son cœur , & à s'enivrer de la vue de ses charmes.

Voyant son obstination , elle imagine un

moyen de servir son amour , & de le dérober aux regards de son pere. Elle le prend par la main , & le mène par de longs détours à une grotte creusée sous une éminence , entre deux mangliers courbés l'un vers l'autre. Là , elle paroît plus tranquille ; elle lui donne des fruits , & ils restent jusqu'au soir à se prodiguer mille caresses. Elle lui fit comprendre que chaque jour il pouvoit venir en ce lieu , & qu'ils s'y verroient sans crainte.

Dès que le soleil finissoit son cours , Florello retournoit à son habitation , & chaque matin il devançoit l'aurore pour revénir à la grotte , où l'attendoit son Amante. Long-temps ils se virent ainsi : long-temps ils furent heureux , sans que rien troublât leur félicité.

Florello s'étoit appliqué à connoître ce que signifioient toutes les expressions d'Eurimale , qui , de son côté , tâchoit de les lui faire comprendre. Des leçons données par l'amour pouvoient-elles être infructueuses ? Il n'est point de maître aussi habile que celui-là. Le jeune homme fut bientôt la langue des Sauvages. Quelle fut leur joie , quand ils purent lire dans le cœur l'un de l'autre , se peindre leurs transports , & se dire combien ils s'aimoient ! « Ton

» langage, disoit-il, ô ma bien aimée ! fera
 » désormais le mien. Je n'en connois, je n'en
 » veux point d'autre. Ma bouche ne s'ouvrira
 » plus qu'aux impulsions de l'amour, & ne
 » formera de sons que pour répondre à l'a-
 » mour.

Eurimale lui répondoit avec cette tendre
 ingénuité qui captivoit sur-tout son cœur.
 Elle lui contoit comme des hommes armés &
 venus d'un autre monde avoient fondu sur
 l'habitation des Sauvages; comme ils avoient
 enlevé leurs troupeaux, pillé & massacré tout;
 & comme sa mere Nadine avoit perdu la vie
 dans ce combat, en voulant sauver son époux.
 Elle lui contoit la haine que son pere avoit
 depuis ce temps pour tous les Européens, & la
 façon cruelle dont il exerçoit envers eux sa
 vengeance. La tristesse commençoit son récit,
 & des pleurs le finissoient. Puis elle disoit :
 » hélas ! nous n'habiterons jamais sous le mê-
 » me toit; nous n'irons jamais ensemble gar-
 » der les moutons, nous baigner dans les on-
 » des du ruisseau, & cueillir les fleurs de la
 » plaine. Si mon pere venoit à te voir un jour à
 » mes côtés, tu mourrois, & moi... je mourrois
 » aussi...

Un matin Florello, revenant de son habi-

tation, trouva son Amante à l'entrée de la grotte, les bras étendus, le sein suffoqué de sanglots, & la tête renversée sur une couche de fleurs qu'elle arrosoit de ses larmes. — « O » mon pere, disoit - elle sans regarder Flo- » rello, mon pere ! tu veux ma mort... Que » t'ai-je fait pour que tu ne m'aimes plus?... » Que n'ai - je été comme la rose qui se flétrit, » & meurt en naissant !.... Que n'ai-je passé » comme l'éclair qui brille & s'évanouit dans » les nuages !.... Mon pere !.... je ne te hais » pas..... mais je hais le jour que tu m'as » donné ». Puis levant sur son Amant, qui déjà la tenoit embrassée, ses yeux, d'où cou- loient deux ruisseaux de larmes : « C'est toi, » dit-elle, toi qui tiens à mon cœur par les » liens les plus doux, pourquoi viens - tu en- » tendre mon dernier soupir ?..... Nous » ne viendrons plus dans la grotte nous livrer » au bonheur d'être ensemble.... Mon pere est » cruel; il m'arrache à toi, il veut que je sois » l'épouse d'un autre...

» Moi, te perdre, reprend vivement Flo- rello ! il faudra qu'on m'ôte la vie, ou qu'on charge mon corps de robustes liens avant que tu me sois enlevée. Ton pere a - t - il donc un cœur si dur qu'on ne puisse l'amollir ? Est - ce

une bête inapprivoisable ? Le bronze environne-t-il les entrailles ? Crois-moi, s'il est homme, je saurai le toucher ; je lui ferai voir que tous ceux que tu nommes mes freres ne se ressembler pas. Je déploierai à ses yeux l'innocence de ma vie, la candeur de mon ame ; je lui dirai que tes seuls attraits m'ont arrêté dans cette plaine, & toute ma tendresse pour toi ; je ne lui cacherai rien ; je lui parlerai avec confiance, il sera fléchi, & il nous unira ».

« Espere, reprit-elle, d'arracher les rochers de la montagne ; mais désespere d'arracher de mon pere le consentement de notre union. Il a juré par le Dieu du tonnerre qu'après que douze fois la nuit auroit porté les ténèbres sur le mont Kaaba, le soleil, (hélas ! puisse-t-il ne jamais me prêter ses rayons !) éclaireroit mon hymen avec Orabski, le féroce Orabski, pour le récompenser d'avoir bien servi sa vengeance envers tes freres. Mon cœur le hait, parce qu'il n'aime que le carnage ; il ne sourit que lorsqu'il voit ses mains teintes de sang. J'ai vu le barbare traitement qu'il exerça un jour sur un Européen : mon cœur fut déchiré à cet affreux spectacle. Mon pere lui-même en frémit, & cependant à ce jour il

me commande de passer dans ses bras. Depuis cet ordre cruel , je suis venue près de la grotte, où mes pleurs, plus abondans que la rosée du soir , ne cessent de mouiller ces herbes fleuries Ah malheureux ! s'écrie-t-elle tout-à-coup , mon pere nous a vus , il vient ; tu vas mourir . . . »

Un Vieillard robuste suivoit rapidement le sentier qui conduisoit à la grotte. La rage étoit dans ses yeux , la mort s'agitoit dans ses mains ; il tenoit une énorme massue.

— » Grand Epomanon (1) ! si je me suis prosterné devant ta puissance , si j'ai baisé la poussière dans la caverne d'Ormou (2) chaque fois que tu as secondé ma haine , permets que je fasse encore ce sacrifice aux cendres de ma chere Nadine , en attendant que je goûte avec elle les délices du mont Palaman (3) ».

(1) Nom que les Sauvages de cette partie de l'Amérique donnent à la Divinité qu'ils adorent.

(2) Les Sauvages ont des antres qui leur servent de temple, & dans lesquels ils vont rendre hommage à leur Dieu.

(3) Ils placent leur Paradis sur le sommet d'une montagne délicieuse. Il ne faut pas s'étonner des paroles du vieux Sauvage, car presque tous les Peuples de l'Amérique.

Ainsi parloit le vieux Sauvage, en s'avancant vers Florello. Il alloit l'assommer; la belle Eurimale s'élance dans ses bras. — « O mon pere ! pourquoi la mort est-elle dans tes regards ? Pourquoi ton visage est-il comme le Ciel, quand il est sombre & nébuleux ? Après tant de sang que tu as répandu , ta vengeance n'est donc pas assouvie ! Je te conjure , par ta main redoutable , par tout ce qu'il y a de plus sacré dans la caverne d'Ormou , ne frappe pas cet homme d'un monde étranger. Il est bon , il t'aime, il n'a d'odieux qu'une ressemblance funeste avec ceux que tu haïs ».

» Tu peux me donner la mort, dit Florello avec fermeté , interrompant Eurimale ; je l'ai cherchée plus d'une fois , & je ne la crains point : mais je te jure que mon cœur n'a jamais rien tramé contre toi , ni tes pareils. Quoique je sois né parmi ces hommes que tu détestes , ce fut pour les fuir que je passai dans ces lointains climats. J'y trouvai le bonheur près d'un mortel vertueux , qui demuroit seul sur ces bords. Le Ciel a voulu récompenser sa vertu ; il m'a ôté mon ami , & m'a laissé seul

que , qui vivent indépendans , font une vertu de la vengeance.

à mon tour. J'ai reçu ce coup avec courage ; parce qu'il m'avoit appris à faire les sacrifices. Enfin je vivois en paix dans sa petite habitation , voisine de ces lieux , quand le hasard m'a fait rencontrer ta généreuse fille. Je n'ai pu me défendre de l'aimer ; j'ai fait serment de ne vivre que pour elle. Si ton cœur n'est pas dénaturé , tu me diras : j'approuve ta flamme , elle est pure ; vis pour faire le bonheur de ma fille. Si tu t'y opposes , si tu conserves ta fureur contre un innocent , qui ne te voulut jamais de mal , tu as raison de chercher mon trépas. Je ne défends point ma vie , mon cœur s'avance au-devant de tes coups ; frappe , tu ne peux me rendre un plus grand service ».

Une tendre compassion avoit succédé à la rage qui éclatoit auparavant dans les yeux du féroce Thoal (1) [c'est le nom du vieux Sauvage]. Etonné de ce discours ferme & fier ,

(1) Ce passage rapide de la haine à la compassion paroîtra peut-être peu naturel ; mais les Sauvages de l'Amérique sont naturellement bons & crédules ; ils réfléchissent peu , & sont prompts à prendre un parti. S'ils sont cruels envers les Européens , ce n'est que parce qu'ils jugent de tous les Peuples d'occident par les horribles cruautés qu'ils ont vu commettre aux Espagnols.

prononcé dans son langage : « Chrétien ; dit-
 » il , ta voix trouve le chemin de mon cœur ;
 » tu me défarmes , parce que tu fais m'atta-
 » quer. Mais je ne puis te donner ma fille ; elle
 » doit être l'épouse d'Orabski. Je l'ai juré , &
 » le grand Epomanon a entendu mon serment.
 » Néanmoins , viens sous ma tente ; viens de-
 » meurer avec moi ; tu garderas mes troupeaux ;
 » tu me suivras dans mes courses ; tu seras
 » content , & je t'aimerai toujours ».

Ils n'osèrent répliquer l'un & l'autre ; charmé de ces dispositions heureuses de Thoal , Florello l'accompagne sous sa tente. Eurimala étonnée le suit d'un pas timide. Sa passion est toujours la même , mais son cœur n'est point rempli , ses desirs ne sont point comblés. Le Vieillard fait mille caresses au jeune homme , & l'invite à se réjouir. Plein de cette franchise , que la Nature seule inspire , il lui disoit : « il faut que tu aies bien de la bonté d'ame pour avoir fléchi mon cœur , endurci dans le meurtre de tes pareils. Depuis le jour qu'un barbare parti d'habitans d'Europe se répandit dans cette terre , & qu'un d'eux tomba impitoyablement sur mon innocente Nadine , j'étois devenu comme un tigre en furie : tout le sang des Européens eût été répandu sous mes yeux ,

ma vengeance n'eût pas été satisfaite , si un seul avoit échappé. Pour toi , je renonce à ma haine. J'épargnerai dans la suite tous ceux qui paroîtront sur ces bords. Cependant , chere Nadine, poursuivoit le Vieillard qui pleuroit avec abondance , si ton ombre quittoit les délicieux côteaux du mont Palaman, pour venir pendant les ténèbres me reprocher ma lâche comp'aisance , je jure (entends mon serment du sein des délices , où est plongée ton ame bienheureuse), je jure de reprendre toute ma rage , & de la conserver jusqu'à ce que mon bras , flétri par l'extrême poids des ans , ne soit devenu semblable au rameau desséché que le moindre choc réduit en poussiere ».

Il y avoit déjà quelques jours que Florello étoit sous les tentes du Vieillard ; l'instant qui devoit lui enlever son Amante approchoit. Le jour , ce jour funeste qui devoit éclairer sa fatale union avec Orabski , alloit bientôt luire. Ils ne se parloient point ; ils n'osoient s'exprimer que par des regards ; tous les deux gémissaient dans le silence ; tous les deux étoient contristés. Ils se joignent enfin. Thoal les surprend pleurant à l'écart dans un bois d'oliviers. La jeune Sauvage se jette à ses genoux. » O mon pere , lui dit-elle , tu fais que si le grand

Epomanon nous ordonne d'être bons , il nous défend aussi de nous allier avec les méchans. Orabski est féroce , & n'aime qu'à dévorer son semblable. Tu fais que toute la Tribu l'habhorre , parce que son bras est toujours levé sur celui qui condamne ses actions. D'ailleurs il ne vit point parmi nous ; il est toujours dans les forêts avec les tigres , auxquels il ne cesse de faire la guerre. Il craint de se montrer , parce que son cœur est impur. Crois-tu que le grand Dieu du tonnerre approuve que tu me livres à lui ? Non , mon pere , il t'ordonne de retirer ton serment. N'écoute donc pas ta fille pour son malheur ; elle te bénira tous les jours de sa vie. Tu m'aimes , je le fais , plus que toutes les fleches de ton carquois ; rends-moi heureuse ; donne-moi l'époux que mon cœur a choisi , si tu ne veux pas que j'aie pleurer davantage sous les mangliers , si tu veux que je trouve encore du plaisir à garder nos troupeaux , à cueillir les fleurs de la plaine , & à faire le festin à l'ombre du vieux mapou ».

Le Vieillard étoit tremblant , tant la pitié l'agitoit. Il les regarde tous les deux en silence , puis il s'écrie : « O mes enfans ! embrassez votre pere : je vous donne l'un à

l'autre. Qu'un jour pur luise dans vos cœurs-
 & que vos visages soient toujours sereins com-
 me l'azur des Cieux ! Puisse la fin de votre
 vie être semblable à une belle soirée de prin-
 temps ! Puissiez-vous n'être jamais séparés , &
 aller ensemble dans la région des délices ! car,
 mes enfansl'on ne vit plus, quand on est
 séparé de ce qu'on aime. Depuis que j'ai perdu
 ma chere Nadine (continuoit le Vieillard ,
 dont les yeux étoient rouges des pleurs qu'il
 verfoit), je ne connois plus les beaux jours...
 Depuis quinze ans , je vois sans plaisir se re-
 nouvellier les fleurs de ce bocage ... Ma vieil-
 lesse est affreuse Cependant tâchez de la
 consoler Grand Epomanon, tu vois ce
 que je viens de faire ; si je suis parjure , ce
 n'est que par ton ordre ; une pitié subite s'est
 emparée de mon cœur : toi seul peux me l'avoir
 suggérée ».

Les deux Amans, animés par tout ce que
 la passion a de plus vif, plongés dans un tor-
 rent de joie, se précipitent dans les bras l'un
 de l'autre, & se tiennent étroitement unis. Tout
 ce que l'amour a de plus tendre dans ses caresses,
 de plus naïf dans ses expressions, signala leurs
 transports.

Florelo , parfaitement heureux , remercie

mille fois Thoal ; & embrasse mille fois ses genoux. « — Allons, mes enfans, leur dit-il, » allons nous prosterner dans la caverne d'Or- » mou, & cimenter votre félicité dans la joie » d'un festin.

Cependant le jeune Sauvage vint demander au pere d'Eurimalé l'accomplissement de sa promesse. « Orabski, lui dit le Vieillard, le Dieu » du tonnerre ne veut pas que je te donne ma » fille ; con ole-toi, tu trouveras une autre » épouse dans la Tribu.

A ces mots le farouche Orabski pousse un gémissement sourd & terrible ; son visage se noircit de fureur, & ses yeux deviennent semblables à deux météores enflammés. Il disparoit sans répondre ; mais son cœur médite une vengeance cruelle.

Florello propose alors au Vieillard de le mener avec sa fille voir son ancien séjour. Thoal y consent, & ils s'y rendent tous les trois vers le milieu de la journée. « Voilà, leur » disoit-il, la terre que j'ai cultivée ; voilà le » lieu où reposent les cendres de mon bienfai- » teur. Voici le bosquet où nous allions pren- » dre le frais, & où j'écoutois les leçons de sa- » gesse & de vertu qu'il me donnoit dans l'es- » fusion d'un simple & doux entretien. Voilà

» où il se promenoit seul , enlevé dans ses graves méditations. C'est auprès de ce groupe de roses qu'il aimoit à se reposer ». En rappelant ces circonstances , son cœur étoit ému , & des larmes couloient de ses yeux. Thoal admire cette riante demeure ; mais comme les chaleurs étoient excessives , il entre dans la vieille cabane , l'ouvrage du bon Kador , pour se mettre à l'ombre. Un tapis de mousse l'invite au repos ; il se couche dessus , & se laisse aller au sommeil.

Les vents ne souffloient point ; l'encens de la volupté parfumoit les airs ; le ciel sans nuage ressembloit à la surface paisible d'un beau lac ; les oiseaux muets , & la tête enfoncée dans leurs plumes , se tenoient sous les feuillages , que berçoit mollement & sans bruit un léger zéphyr ; le bourdonnement de quelques insectes ailés interrompoit seul le calme profond de cette solitude ; l'air changé en fluide brûlant inspiroit une voluptueuse langueur.

Nos deux amans laissent dormir le Vieillard , & s'enfoncent dans l'ombre des plus épais bosquets. Eurimale presse la main du jeune homme , & lui jette les regards les plus passionnés. L'éclat de ses yeux est plus brillant pour elle que celui des astres. Elle se baisse de

temps en temps pour cueillir des violettes & des lis ; elle en fait des guirlandes , dont elle pare les cheveux de celui qu'elle aime. Elle lui sourit amoureusement , & lui dit en s'avancant sous ces voûtes fleuries : — « comment » pouvois-tu faire pour être ici seul sans cou- » ler tes jours dans la tristesse ? — Je ne t'avois » pas vue, reprenoit Florello ; il falloit t'avoir » vue pour connoître le bonheur. Auparavant » je me croyois satisfait , & ma joie n'étoit » qu'une joie stérile. Tu as détruit mon illusion : » c'étoit dans ton sein que m'attendoit le suprême » contentement.

Comme il finissoit ces mots , un berceau riant , où l'oranger & le myrthe étoient entrelacés, les enveloppe de son ombre épaisse ; tous deux se jettent dans les bras l'un de l'autre , & tombent languissamment sur l'émail des fleurs dont la terre est couverte ; leurs ames ravies nagent dans de nouveaux plaisirs , & bientôt la Nature entière est oubliée au milieu de leurs caresses,

Florello ramene son Amante à la cabane ; où les attendoit le Vieillard , sous le berceau de jasmin dont elle étoit ombragée. Il la laisse auprès de son pere , & va chercher des fruits pour leur apprêter un repas champêtre. Il s'éloigne

s'éloigne dans la vallée : il cueille des dattes, des oranges & des figues. Bientôt il se hâte de reprendre le chemin de la cabane, dans l'espoir de bien régaler ses hôtes. Dieux ! quel retour ! Ses premiers regards en arrivant tombent sur Thoal, renversé dans son sang à l'entrée de la chaumière, roulant des yeux éteints, & ouvrant une bouche que le trépas s'efforce de fermer, pour articuler ce peu de mots :

« Pleures, mon fils, pleures... mais venges-nous.... Tu vois l'ouvrage du méchant Orabski. J'étois sur cette pierre à côté de ma fille, quand le traître m'a surpris, & a frappé ma tête de deux coups mortels ; il m'a dit : *tiens, parjure vieillard, voilà ce que mon cœur réservait à ta mauvaise foi.* Puis saisissant ma fille, qui s'est précipitée toute en pleurs sur mon corps sanglant, il a disparu avec elle, malgré ses cris & son désespoir... Prends mon arc & mes fleches, vole sur ses traces, & arrache-lui le cœur... Pour moi je vais rejoindre ma chère Nadine : la nuit du trépas m'environne..... Les herbes les plus salutaires des montagnes ne pourroient me guérir..... Mon fils.... venges-nous.... C'est mon dernier vœu..... Il tourne alors ses regards vers les Cieux. « O soleil, dit - il

avec un profond soupir , qui fut le dernier de sa vie ! » O soleil ! je t'ai vu pour la dernière fois ...

Qui pourroit jamais peindre les passions cruelles & tumultueuses qui déchirerent en ce moment l'ame du malheureux Florello ? Novel Atyr , il parcourt la vallée comme un désespéré ; il traverse le fleuve à la nage , gravit la montagne , & se roule dans les précipices. Il jette de pitoyables accens , que l'écho porte au loindans toute la contrée. » Rochers , monts » escarpés , s'écrie - t - il , rendez - moi mon » Amante ; ruisseaux , rendez-la-moi ; collines , » rendez-la-moi ». Mais les collines se taisent , les ruisseaux ne lui répondent point. Ses cris superflus se perdent dans le vague des airs. Son cœur bondit furieusement dans son sein. « Eurimale , dit - il , entends donc mes plaintes ; » entends ton Amant qui t'appelle ; entends » les cris de son désespoir. Où es - tu ? Où » est ton féroce ravisseur ? Qu'il me tarde de » l'immoler à ma rage , de m'abreuver de son » sang , de le déchirer , de le mettre en pie- » ces !

De même qu'un malade attaqué d'une fièvre maligne , s'arrache soudain tout couvert d'écume de son lit de douleur , tombe furieux

sur ses surveillans effrayés, & se mutile cruellement contre tout ce qu'il rencontre; ainsi Florello, les cheveux épars, le corps frémissant, la bouche haletante & noircie par la fureur, erre pendant plusieurs jours comme un vrai frénétique. Tantôt il tombe, pleure & se tait: tantôt il court, frappant tout ce qui s'offre à son passage. Ses coups tombent sur les plantes, sur la terre, & quelquefois sur lui-même. A peine songe-t-il à prendre de la nourriture. S'il prend quelques fruits, il les dévore avec une rage féroce.

La nuit avoit étendu ses voiles sur l'univers: le Ciel, auparavant serein, se charge de nuées épaisses; un orage impétueux retentit dans la profondeur des Cieux, & un déluge de grêle & de pluie vient rafraîchir le désert.

Florello étoit sur les bords du fleuve; la lueur d'un éclair sillonnant la nue, lui fait distinguer des Sauvages sur la rive opposée. Il jette un cri; une voix répond à ce cri par un autre plus perçant; c'est la voix d'Eurimale. Cet accent va droit à son cœur; se précipiter dans le fleuve, le traverser, atteindre le rivage, ne sont pour lui qu'un instant. Déjà il montoit sur le bord; Orabski, qui l'avoit entendu, s'approche, & dès qu'il l'ap-

perçoit dans l'obscurité, il fait rouler sur lui un énorme caillou. Florello retombe mourant dans l'onde blanchissante, & son sang rougit les eaux du fleuve. Un tourbillon écumeux l'enveloppe ; il enfonce, revient sur sa surface agitée, & une vague le porte sur le sable, où il reste à sec & inanimé. Peu-à-peu il reprend ses esprits ; le caillou n'avoit atteint que son bras, & l'avoit plus étourdi que blessé. Ses paupières s'ouvrent au milieu des ténèbres, & sa tête s'incline douloureusement sur son sein. Il veut se lever, mais ses forces ne secondent point ses efforts. Son corps étoit à demi enfoncé dans le sable. « O Eurimale ! » dit-il, ma chère Eurimale ! c'est donc en vain « que j'ai entendu ta voix Je ne puis « plus te chercher Des liens enchaînent « mes pas. C'est ici qu'il faut mourir ; c'est ici « que la terre m'ouvre un tombeau Il va « m'engloutir, il tient déjà la moitié de sa « proie O Eurimale ! tu seras la victime « d'un barbare ! je n'étoufferai point le monstre qui te poursuit ! Tu ne seras pas vengée !

A ces mots sa foiblesse dispaçoit, toute la fureur se réveille ; il s'arrache enfin de ce lieu funeste, s'élance de nouveau dans le fleuve, &

nage avec effort au travers de ses flots ; tous jours battus par les vents. Il gravit péniblement l'autre rive ; il parcourt toute cette plage inconnue : Eurimale n'y étoit plus. Il s'arrête, il écoute ; mais il n'entend que le bruit de la chute immense des eaux , & les roulemens interrompus des tonnerres , tantôt proches , tantôt éloignés. Il continue d'errer dans cette nouvelle solitude. L'épaisseur des ténèbres , les détours périlleux de ces bois sauvages , qu'il n'a point encore parcourus ; les hauts peupliers , mugissans sur les monts fourcilleux ; le fracas des torrens , grossis par l'orage ; le Ciel vomissant des foudres ; la vue d'un horizon immense tout en feu , rien ne l'arrête ; il court au hazard dans cette obscurité vaste & profonde , cherchant en vain son Amante sur les rocs , au fond des bois , dans les cavernes & dans les repaires des monstres.

Les rayons de la neuvième aurore éclairaient les montagnes , depuis qu'il frappoit de ses cris funebres tous les échos du désert. La pluie avoit cessé , mais le Ciel étoit encore sombre. Les arbres présentoient des cimes noires & lugubres , & l'astre du jour , voilé dans des nues épaisses , tardoit à faire paroître sa face lumineuse ; toute la Nature étoit plon-

gée dans un calme affligeant , & s'offroit aux regards dans une majesté sévère & terrible : Florello , guidé par les furies , revient sur ses pas , en poussant des cris qui ressembloient plutôt à des hurlemens qu'à des sons humains. Un jeune Sauvage étoit assis sur les bords du sentier par où le portoient ses pas , & veilloit à la garde d'un troupeau , qui païssoit à quelques pas de lui. Florello l'apperçoit ; son esprit étoit aliéné ; il ne connoissoit plus rien ; égaré , hors de lui-même , il le prend pour le Ravisseur d'Eurimale. Tous les serpens de la vengeance se disputent & déchirent à la fois son cœur ; il se jette sur ce jeune malheureux effrayé , qui embrasse ses genoux , & lui demande la vie avec des sons plaintifs & attendrissans. La douce voix de l'humanité ne frappe plus son oreille , il est altéré de meurtres & d'attentats. Plus féroce qu'une panthere acharnée à sa proie , il le terrasse & le mutile contre le tronc des arbres & contre les rochers ; il le déchire , le perce de mille coups , le foule aux pieds , & le traîne la face sur le sable , où il le laisse , souillé de sang & de poussière , & sans aucune forme humaine. Cependant une lueur de raison succède à cet orage de pensées farouches qui vient de bouleverser ses sens. Il

s'approche du malheureux , étendu sans vie ; & dont les chairs chaudes & pantelantes exhaloient encore une épaisse fumée ; il l'agite , le considère , & reconnoît bientôt à des signes certains que ce jeune Sauvage n'étoit point Orabski. Un vif ébranlement se fait sentir à son ame. Il est étonné de son crime : mais son cœur est devenu inaccessible aux remords. Il repasse les eaux du fleuve , & ses pas errans le ramènent à son ancien séjour. Il va pour entrer dans sa cabane. Le cadavre défiguré du vieux Thoal s'offre à sa vue ; déjà la corruption y avoit imprimé les traits effrayans : il répandoit au loin une odeur infecte. Florello recule à ce spectacle ; un frémissement d'épouvante & d'horreur parcourt & glace tous ses sens. « O malheureux vieillard ! s'écrie-t-il , voilà donc ton corps étendu sans sépulture , & tu n'es pas vengé ! C'est donc là mon image ! Que suis-je ! Quelle espece d'être est la mienne ! Mes yeux ne voient que d'affreux tableaux. Le désespoir brise mon cœur ; je me suis souillé d'un meurtre. Eurimale m'est ravie Je ne la verrai plus Que me reste-t-il ? La mort . . . la mort , Tout en disant ces mots , il s'éloigne , en s'arrachant les cheveux , & en se meurtrissant la poitrine. Il

déchire ses membres ; son sang ruisselle , & trempe la terre. Voilà où mene l'oubli de la vertu.

Il ne songe plus à l'incertitude de l'avenir ; ses yeux étincelans d'un feu sombre & concentré , mesurent vaguement toute la contrée : toutes ses pensées sont barbares ; une espece de vipere infernale se roule dans son sein , & lui arrache des accens d'une rage meurtriere : il va achever de se détruire. Déjà il tient une fleche homicide ; déjà elle menace son cœur ; l'aspect du tombeau de Kador arrête tout-à-coup son bras , & porte dans son ame un trouble inconnu. Le Vieillard est devant lui ; il voit ses cheveux blancs , sa tête majestueuse ; il entend sa voix douce lui reprocher son crime. *Cruel ! pourquoi offenses-tu le Ciel ? Pourquoi déchires-tu mes entrailles ? Tant d'horreurs ont-elles pu souiller & détruire ainsi l'heureux ouvrage de ma tendresse !* Ces paroles retentissent à son oreille ; un religieux frisson le saisit puissamment , & le repentir comme un éclair soudain frappe son ame ; ses yeux tombent sur l'inscription qu'il a placée lui même au-dessus du monument ; *ci gît le plus vertueux des hommes.* Là , ses remords éclatent. « La vertu est-elle où je suis ? » s'écrie-t-il. Puis il se jette sur la

tombe de son Bienfaiteur ; il l'embrasse , l'arrose de ses larmes , & reste plongé dans un long anéantissement.

Revenu de cet étrange excès d'affliction , il porte autour de lui des regards funestes. « Le coupable , dit-il , a donc succédé à l'homme juste. L'asyle du bonheur est devenu un séjour horrible : & c'est moi qui ai fait cette affreuse métamorphose ! Quand le bon Kador habitoit ces lieux , on n'y respiroit que le calme & l'innocence. Cette heureuse paix est détruite ; l'haleine impure de mes crimes souffle maintenant seule sur ces bords. Maudite sensibilité ! voilà ton ouvrage ; toi seule m'as jetté dans cet abyme inoui de forfaits & de maux.

Qu'avois-je fait au Ciel pour qu'il enchaînât sur mon cœur ce vautour qui le force d'être coupable , même en le déchirant ? O Kador ! c'étoit donc là que devoit me conduire ce bonheur que tu m'avois montré , que je goûtois sans trouble & avec tant de délices ! Le Nau-
tonnier malheureux n'est-il arraché aux hor-
reurs du naufrage , que pour périr plus misé-
rablement sur une terre stérile & déserte ?
Mais ma félicité n'eût point eu de terme , si
je n'avois point sorti des bornes de cette so-
litude , si j'avois resté fidele à la vertu. Eh !

pouvois - je révoquer les arrêts du Destin :
 pouvois-je résister aux attraits d'Eurimale ?...
 Toi qui reposes maintenant au sein de l'éternelle Sagesse , heureux vieillard ! abaisse tes yeux sur ma misère , & prends pitié de mon état. Tu vois l'Etre suprême , tu lui es cher , parce que ta conscience fut toujours pure & ta vie sans tache. Conjure-le de me rendre ma vertu , & de me donner la mort..... Une voix touchante semble parler à mon cœur & m'inviter à fuir : elle me presse d'abandonner cette terre cruelle & souillée de mes crimes.... Oui, je fuirai ces lieux , qui ne feroient que nourrir ma foiblesse & prolonger mon désespoir. J'irai gémir & mourir dans quelque retraite ignorée de la Nature entière.

Adieu, dit-il , foible monument de ma reconnoissance ; adieu , tombeau que j'arrose de mes pleurs ; s'il est encore quelque chose qui m'attache à ce funeste climat , ce sont les restes précieux que tu renfermes ».

Il se leve , & plonge tristement ses regards dans les eaux du fleuve. « Adieu , dit-il , belle rivière d'Orenoque ; je ne te verrai plus suivre ton cours tranquille le long de cette vallée délicieuse. Je ne viendrai plus sur tes bords respirer la fraîcheur de tes ondes , & comparer la pureté de mon cœur à la pureté de tes flots.

'Adieu, ô aimable grotte, où le sommeil paisible venoit quelquefois me délasser des fatigues du jour. Et toi, cabane solitaire, touchant asyle de l'homme de paix, tu ne feras plus ma retraite; & vous, collines revêtues d'arbrisseaux, & vous, vertes pelouses, qui me retracez partout l'image d'un vieillard respectable, où mes oreilles attentives ont si souvent entendu ses sages instructions, je vous quitte pour jamais ».

En finissant ces mots, il s'éloigne, tournant sans cesse des yeux chargés de pleurs sur ce séjour qu'il abandonne, & qu'il a tant aimé. L'image d'Eurimale est devant lui; il voit ses longs cheveux, ses regards languissans, sa taille majestueuse. Le sacrifice est trop grand, pour pouvoir si-tôt en détacher son ame. Il songe encore au sort de cette malheureuse fille qu'il abandonne à la brutalité d'un odieux ravisseur. Il se fait des reproches, mêlés de regrets amers; il sent renaître de vives étincelles de sa flamme, qui n'est point encore tout-à-fait amortie. Enfin il appelle à haute voix son Amante, & dans un moment il retourneroit sur ses pas, pour retomber avec plus de fureur que jamais dans son premier délire.

Cependant revenant à lui comme d'un assoupissement profond, il sent une force nouvelle circuler dans tout son être; sa vertu triomphe.

& il s'éloigne sans retour. Il s'engage dans des routes inconnues; à son affreux désespoir a succédé une triste amertume, qui le conduira jusqu'à son tombeau. Il s'enfonce dans les terres les plus incultes & les plus inhabitées du désert. Il y avoit déjà trois jours qu'il marchoit sans savoir où le conduisoient ses pas. Des arbres chevelus & antiques lui présentent tout-à-coup leurs cimes ondoyantes dans un groupe noir & majestueux... « C'est là, dit-il, que le Ciel » me demande; c'est sous ces ombrages lugubres que je vais m'enfvelir dans une nuit » douce & éternelle; le soleil a éclairé mes crimes, il n'éclairera pas mon repentir.

Déjà il marche dans les avenues tortueuses de la forêt; un frémissement accompagne tous ses pas. Tantôt ses pleurs coulent, tantôt il garde un triste & morne silence. Ses yeux s'attachent sur un gros sycomore, à qui les années avoient fait prendre de profondes racines, & qui couvroit un vaste espace de l'immense étendue de ses épais rameaux. « Voilà ma demeure & » mon tombeau, dit-il; c'est-là que le Chasseur » égaré trouvera un jour ma cendre; c'est dans » ce tronc creux, dont une vieille mousse environne l'écorce, que je vais expier mes » crimes dans des ruisseaux de larmes ensanglan-

« tées... Il sert de retraite aux lions & aux rep-
 « tiles ; il sera aussi désormais la mienne. Ce
 « dôme est impénétrable aux rayons du soleil ;
 « un foible jour perce à peine son épaisseur...
 « Oh ! que j'aime mon dernier asyle ! Que cette
 « nuit profonde a de charmes pour mon ame !
 « Que la lumiere s'éteigne ! Que tout ne soit pour
 « moi que ténèbres ! Je n'aime plus que les objets
 « qui répondent à la sombre tristesse qui en-
 « toure mon cœur.

Florello se construit une petite chaumière ,
 qui communique au creux de l'arbre , & qui
 ressemble moins à la demeure d'un homme qu'à
 la tanière d'un léopard. Une roche & quelques
 feuillages constituent tout son meuble dans ce
 déplorable réduit.

« Enfin , dit-il , fixé pour jamais dans ce
 « cher asyle , je n'y verrai plus d'hommes ; je
 « ne ferai plus exposé à la vue des objets dan-
 « gereux qui pourroient détruire mon repos ,
 « & attaquer ma vertu. Amour ! phosphore
 « trompeur , dont le faux éclat m'a séduit , c'est
 « toi qui causes toutes les scènes douloureuses
 « que l'on voit dans le drame de la vie ; c'est
 « toi qui m'as rendu barbare ; tu éblouis les
 « mortels ; tu les engages , sans qu'ils s'en ap-
 « perçoivent , dans des routes de fleurs , où ils

» trouvent un poison plus mortel que celui du
 » basilic. Malheureuse victime de ton enchan-
 » tement, j'avois succombé ; j'allois me per-
 » dre sans espoir de retour ; ma vertu a ex-
 » halé son dernier son. Je l'ai entendu ; il a
 » frappé mon cœur comme un trait rapide. Le
 » voile est tombé , & j'ai découvert toute l'hor-
 » reur de ma vie. Chimeres , illusions du plai-
 » sir, vous avez perdu tous vos droits sur
 » mon ame ! Vous n'êtes plus à mes yeux que
 » des fantômes vains & sans réalité ! Que de
 » beaux jours volés à l'innocence ! Pardonne-
 » moi , ô Etre clément & bon ! pardonne-
 » moi ; je vais les pleurer sans cesse dans cette
 » antique solitude : ma dernière larme accom-
 » pagnera mon dernier soupir.

C'est de ce moment qu'il a perdu de vue
 la Nature entière. Livré à toute l'activité du
 remords, il se plonge tout-à-fait dans l'abyme
 de sa douleur. Il se rappelle sans cesse la vertu
 de Kador , & sa barbarie envers le jeune Sau-
 vage. Malgré l'amertume de son repentir , le
 souvenir d'Eurimale lui arrache toujours des
 regrets. La sagesse , en réglant les passions ,
 n'éteint pas le sentiment ; il se rappelle l'inno-
 cence de cette fille ingénue , ce sourire qui ré-
 pandoit la sérénité , cette candeur que la feinte

ni les soupçons n'altérèrent jamais. Ces pensées & celle du trépas occupent toute son ame; il se nourrit de terre & de végétaux amers; il dort sur une roche qu'ont creusé ses genoux supplians. Il sort peu; & quand il entend quelque bruit, il se hâte de s'enfoncer dans la profondeur de son antre, dans la crainte de rencontrer quelque figure humaine. Des feuillages, des écorces tissues ensemble forment ses vêtemens; une barbe longue, épaisse, hérissée & défigure son visage: on le prendroit moins pour un homme que pour une bête fauve.

Son corps ne tarde pas à se sentir d'une aussi étrange austérité. Il se courbe, se dessèche, & bientôt tous ses ressorts vont se détendre. L'organe de sa voix n'exhale qu'une articulation rauque & sourde; sa douleur ne s'annonce plus que par de foibles sanglots, qui d'intervalle en intervalle, sortent avec peine du fond de sa poitrine. Les pleurs cherchent en vain un passage entre ses paupières fermées. Ses destinées sont remplies; il le voit, & songe à faire son dernier gîte.

Il travaille à se creuser une sépulture. Vingt fois ses forces l'abandonnent; vingt fois son visage défaillant embrasse malgré lui la terre que ses mains ont soulevée avec des peines

inconcevables. Enfin au bout de huit jours l'ouvrage est fini ; avec lui va finir Florello. » Mon sort, dit-il, maintenant ne doit plus » être ignoré des hommes , s'il en est quelques-uns dans cette antique solitude ». Il se traîne péniblement près d'un jeune arbuste qui sert d'appui à sa sombre demeure , & sa main déjà tremblante & glacée , trace ces mots sur son écorce : *Ici sont les restes du malheureux Florello ; il naquit sous un astre de fer ; il eut une ame sensible , vit le bonheur comme une ombre , & mourut de regret d'avoir abandonné la vertu. O vous qui passez dans ces déserts , donnez une larme à sa mémoire , & achevez d'inhumér son corps !*

Après avoir écrit ces paroles , il veut , mais en vain , retourner mourir dans le tombeau qu'il s'est creusé lui-même. Ses jambes ne peuvent se soutenir sous ses genoux débiles ; sa tête se penche , & reste collée sur son sein ; ses yeux obscurcis se fixent vers la terre , & tous les organes accablés se refusent aux fonctions de la vie.

Cependant les approches du trépas répandent une douce paix dans son ame. Il recueille le reste de ses forces , & fait un dernier effort. Il se souleve lui-même , & s'appuie contre l'arbuste

l'arbusse : » ton courroux est apaisé , dit-il ;
 » ô mon Dieu ! puisque mon cœur se ferme
 » enfin à l'affliction. Sans doute c'est l'avant-
 » coureur de l'heureuse quiétude qui m'attend
 » dans ton sein. Tu as voulu que la fleur de ma
 » jeunesse fût flétrie dès en naissant , que le
 » court espace que j'ai parcouru sur cette terre
 » fût arrosé de mes larmes. Tu es tout-puif-
 » sant ; je m'anéantis devant tes décrets. Tu
 » m'abandonnes enfin au calme du tombeau.
 » Adieu , monde ingrat. Adieu , séjour de dé-
 » solation. Mon ame entrevoit l'aurore du bon-
 » heur céleste . . . » .

Il reste encore quelque temps dans cet état de souffrance & de langueur. Au travers du nuage épais qui l'environne , il croit entrevoir une figure humaine ; il s'entend appeler à plusieurs reprises. Bientôt il se sent pressé dans des bras caressans ; il sent son visage couvert de larmes & de baisers. On diroit que les pleurs de l'amour soient un baume vivifiant , qui ranime & enchaîne les ames prêtes à s'échapper de leur prison d'argile.

Les forces de Florello semblent renaître ; une chaleur pénétrante coule dans ses veines , comme une pluie délicieuse qui s'insinue doucement dans une terre sèche & aride. Il souleve

ses paupieres..... Déjà son cœur le lui avoit dit ; c'étoit l'Amante la plus vraie , la plus ingénue ; c'étoit la tendre Eurimale , mourante dans ses sanglots. « Ma vie , mon bien , mon unique bien , dit - elle dans l'étouffement de sa douleur , en quel état te revois-je ? Le voile du trépas est étendu sur ton front... Ta bouche est froide & immobile sous la mienne... Mon Amant ! Réponds moi ? C'est ta bien-aimée qui te presse sur son sein , qui t'a cherché par-tout , & qui te retrouve ; c'est celle qui te chérissoit comme son pere , qui t'a donné sa foi , & qui fut heureuse de ton sourire ; c'est elle qui vit le Ciel se couvrir d'azur , & les palmiers s'embellir de ta présence..... Ne la vois-tu pas ? Ne sens-tu point son cœur qui palpite sur le tien ? Tu es insensible ! .. O Dieux ! tu ne réponds plus à mes caresses !... ».

» C'est toi , fille infortunée , reprit Florello avec un long soupir ; pourquoi viens-tu empoisonner mes derniers instans par le regret de mourir après t'avoir vue ? Un sommeil éternel va fermer mes yeux , qui ne s'ouvrieroient plus pour toi... La mort est dans ce cœur où tu régnois ; il va cesser de palpiter. — Je n'ai donc échappé à la violence d'un Barbare ; je n'ai

suivi les vestiges de tes pas, que pour t'entendre exhiler ton dernier souffle. Si tu descends dans le tombeau , nous y descendrons ensemble.... Les nuages du soir vont couvrir l'horizon.... Le jour va s'éteindre..... Avec lui s'éteindra ma vie. — Chere Eurimale , écoute les dernieres paroles de celui qui t'aima toujours ; elles seront employées à t'instruire. Ma carriere est finie. Je suis à cette heure où le bandeau des illusions tombe, où l'ame s'ouvre à la vérité. Le malheur est de s'attacher à des objets qui périssent. Il n'est rien sous les Cieux qui ne soit soumis à l'empire du temps ; il renverse & moissonne tout. Nous fûmes tous les deux victimes du prestige & de la séduction. Cette félicité , dont nous nous enivrâmes autrefois , fut l'enfant d'un délire passager. Le Ciel la désavoua, puisque nous la vîmes s'évanouir comme un songe.... Je ne dois pas t'en dire davantage , ton ingénuité te sauve des atteintes du remords. Puisses-tu la conserver long-temps ! Puisses-tu rester toujours dans ces heureuses ténèbres , qui te sauvent du céleste courroux , lors même que tu suis un culte qu'il rejette. Cependant n'oublies pas que le monde & cette solitude que tu habitois , ne sont point ta véritable patrie ; nous ne som-

mes ici-bas ; que des étrangers qui devons
 conserver l'esprit de retour vers notre asyle
 primitif. Nous passons aussi vite qu'un tour-
 billon de poussiere que le vent élève & fait
 disparoître sur le sommet des monts. N'ou-
 blies pas qu'il est un Arbitre de nos destins ;
 c'est lui qui ôte & dispense le bonheur à son
 gré... S'il nous arrache l'un à l'autre ; si par
 mon trépas nous perdons ces délicieux épan-
 chemens, cette ivresse, ces jouissances de deux
 cœurs qui s'idolâtroient, aie la force de me
 survivre. Garde-toi bien d'attenter à tes jours,
 tes jours qui me sont précieux, & que tu dois
 respecter. Dieu seul en doit marquer le terme...
 Vois-tu cette tombe qu'ont creusé mes dé-
 biles mains ? ... Aie le courage d'y reposer tes
 regards. C'est là que se détruit l'enchantement
 de l'amour, qu'aboutissent toutes les joies,
 toutes les grandeurs humaines.... C'est là que
 je vais déposer ce corps corruptible que tu
 pressas si souvent sur ton sein, qui fut plus
 d'une fois embrasé de tes feux.... Bientôt il
 ne sera plus qu'une froide poussiere ; il servira
 d'aliment à une foule d'insectes qui le dévore-
 ront..... Que cette image ne t'effraie point ;
 elle deviendra la tienne. Attaches-y ta pensée,
 attaches-y toute ton ame ; c'est un bonheur de

se familiariser avec le trépas : : : : Seche tes pleurs ; ne suis jamais d'autre impulsion que celle de l'innocence ; leve toujours des regards sereins vers les Cieux , un jour les bons auront tous la même demeure » .

Eurimale étoit dans le silence ; l'abondance de ses sanglots l'empêchoit de parler. Florello eut encore la force de lui apprendre toute son aventure depuis qu'il l'avoit perdue , ses vaines recherches , son affreux désespoir , le meurtre du jeune Sauvage , son repentir , ses regrets , sa fuite ; il lui raconta tout . « Voilà , ajouta-t-il d'une voix mourante , voilà où mène la tyrannie des passions . Quand le cœur s'ouvre à leur violence , il s'ouvre aux ennuis de la vie , aux impressions du vice & aux déchiremens du remords . Chere Eurimale , ne prends point ma constance pour de l'insensibilité ; jamais tu ne me fus si chere qu'à cette heure . Des liens sacrés devoient nous unir , & ce n'est pas sans regret que je détache mon existence de la tienne , mais la raison m'arme contre la douleur . Mon amour pour toi n'est plus cette fougue impétueuse , produite autrefois par la chaleur de mon sang ; c'est une affection douce , une tendresse pure & indépendante de mes organes Je voudrais

vivre encore. pour t'instruire, pour porter dans ton ame le flambeau de la vérité... Mais le Ciel ne le permet pas... Je sens augmenter ma faiblesse... Ma voix est bien affoiblie... Elle est presque éteinte... Console-toi, ma bien aimée, console-toi... Je laisse un fardeau qui pèse à bien des êtres. Je sors d'une mer agitée... Je suis sur le rivage... Nous nous y verrons, ô ma douce amie!... Nous nous y verrons... Viens... Reçois mes adieux dans ce dernier embrassement...

Eurimale l'accable de caresses, cherche à le réchauffer sur son cœur, veut par mille baisers rappeler le sentiment sur cette bouche qui ne s'ouvre plus au souffle du plaisir. Tous ses soins ne servent qu'à précipiter la fin de sa pénible carrière. Il pousse quelques gémissemens ; il lutte encore contre la mort, qui ne tarde pas à vaincre sa victime. Son corps échappe des mains de son Amante, qui n'a plus la force de le soutenir, & se renverse doucement sur la terre ; Florello est expiré...

Ainsi tombe la feuille d'automne ; après avoir été long-temps agitée par les vents, qui font gémir les vieux troncs, elle se flétrit, se détache d'elle-même de sa branche desséchée, & se

disperse bientôt en poussière sous les pieds du Voyageur.

Il faudroit d'autres pinceaux que les miens pour peindre l'état affreux de cette Amante si tendre & si infortunée. Après avoir fait éclater tout ce qu'une pareille situation a d'attendrissant , après avoir passé tour-à-tour de l'assoupissement des douleurs à l'agitation du plus vif désespoir ; après avoir épuisé ses baillers , ses sanglots & ses larmes sur un corps livide & sans mouvement , elle se couche à côté de Florello. « Voici, dit-elle, où j'attendrai le soir & le matin dans les pleurs..... Amis des morts , je resterai là jusqu'à ce que vous veniez m'enlever à côté de mon Amant Toi , qui fus l'existence de ma vie, tu ne savois pas à quel point je t'aimois Compte sur mes regrets ; je veux que mes yeux deviennent comme la source qui sort du mont Kaaba. Je veux que mes larmes soient aussi abondantes que les ondes du ruisseau qui serpente sous les mangliers , & qu'elles ne cessent de couler qu'à l'instant où le grand Epomanon me dira, *va rejoindre celui qui t'est cher...*

Comme elle finit ces mots , des voix se font entendre. Elle n'en est point émue. Rempli d'un seul objet, son cœur est devenu inacces-

sible à la crainte. Une troupe d'hommes passés, alors cependant elle craint d'être arrachée d'un lieu qu'elle préféreroit au trône de l'univers. Elle se leve, & fuit se cacher sous des feuillages. Elle est apperçue; on la saisit, on l'em-mène, malgré les cris plaintifs qu'elle pousse jusqu'au Ciel.

Ces hommes étoient des Mariniers d'un vaisseau François, qui venoit de relâcher dans une baie voisine de ces lieux. Ils s'étoient répandus dans l'Isle pour chercher des rafraîchissemens, & ils avoient vu la jeune Sauvage au moment qu'elle vouloit se dérober à leurs regards. Frappés à la vue de ses longs cheveux, de sa belle taille & de ses traits, qui étoient les plus beaux du monde, ils ne manquèrent pas de faire une capture si fort de leur goût. Elle fut présentée au Capitaine du vaisseau nommé M. le Comte de *Saint-Pal*... Sa beauté fit sur lui la plus grande impression. Il fut touché de son désespoir, de son air naïf & intéressant. Il tâcha de ramener la consolation dans son ame par des égards & des prévenances sans nombre, par les procédés les plus touchans & les plus honnêtes. Il la conduisit en France, la combla de bienfaits, lui donna toutes sortes de Maîtres pour l'instruire, &c.

la nomma Mademoiselle de *Milfort*. La diversité des objets, la multitude de ses occupations, suspendirent pour un temps le cours de ses chagrins. Elle apprit parfaitement tout ce qu'on voulut lui apprendre. Elle fut un modèle de sagesse & de beauté. Mais la connoissance de nos mœurs & le souvenir de son Amant, lui firent bientôt regretter les vallons qui l'avoient vu naître, & la rendirent à toute son amertume. Elle fut en garde contre les séductions d'un monde qui corrompt tout ce qui l'approche. On lui proposa plusieurs partis avantageux; elle les refusa tous. *J'ai donné ma foi, disoit-elle, je ne puis plus la donner.*

Elle n'oublia point les dernières paroles de Florello; elles étoient gravées dans son cœur. Elle se fit des principes d'après les connoissances qu'elle avoit acquises; mais elle ne put se défendre d'un profond sentiment de mélancolie qu'elle conserva jusqu'à son dernier soupir.

M. de *Saint-Pal* mourut, & par son testament lui laissa une rente viagère de 4000 liv. La mort de son bienfaiteur acheva d'empoisonner ses jours. Le séjour des Villes, celui de Paris sur-tout, où elle avoit demeuré longtemps, lui devint odieux. Elle ne pouvoit se faire à nos usages, à nos vaines cérémonies,

nôs préjugés, & à tous ces liens d'une froide étiquette, que ne connoissent point les Nations indépendantes. Sa belle ame, son ame douce, aimante & sensible, gémissoit en voyant partout des chaînes & des entraves. Elle n'apercevoit autour d'elle que des ames stériles & de glace, dans lesquelles elle ne pouvoit répandre la sienne. Tous les objets qui frappoient ses regards, envenimoient de plus en plus la profonde blessure de son cœur. Elle regrettoit amèrement sa liberté primitive; elle auroit voulu retourner mourir dans ses déserts; mais voyant que cela n'étoit plus possible, elle chercha du moins à fuir des lieux trop bruyans pour elle, & qu'elle ne pouvoit aimer.

L'ennui dont elle étoit dévorée éclata bientôt. Une parente de M. de S. Pal, qui la respectoit beaucoup, s'aperçut de son dégoût & de son antipathie pour l'assemblage des Peuples. Elle avoit une Terre dans le Languedoc, aux environs de Montpellier. Elle lui proposa d'y aller faire son séjour. Mademoiselle de Milfort faisoit cette offre avec empressement, & ne tarda pas de s'y rendre. Elle se retrouva avec joie dans la solitude; elle passoit les jours entiers seule, dans les bois qui entouraient cette maison de campagne. Elle méditoit

sur la vie, sur la condition humaine, & sur l'incertitude du sort qui nous attend au-delà du trépas; mais elle croyoit à un Dieu bienfaisant, à une Providence sage, qui règle tout, & veille également sur tous les êtres. Elle la bénissoit, cette Providence; elle se trouvoit heureuse d'être sous son empire : sa vertu faisoit sa sécurité. Si ses jours ne couloient pas dans la joie, ils couloient du moins dans ce repos mélancolique, dans cet état de réflexion, qui chasse le fantôme des terreurs, & fait voir de sang-froid les approches de la mort.

Elle avoit pour toute compagnie quelques bons Villageois, avec lesquels elle aimoit à s'entretenir. Elle retrouvoit parmi eux l'innocence précieuse de ses jeunes années. Elle se plaisoit à les assembler sous quelqu'ombrage, pour leur donner des leçons de concorde & de bienfaisance. Elle-même leur en donnoit l'exemple, en leur faisant tout le bien qu'elle pouvoit.

Elle ne cessa point de donner des larmes au souvenir de son cher Florello. Elle l'aimoit toujours; elle prioit le Ciel de les unir bientôt. Ses vœux à la fin furent exaucés. Tout contentement s'éteignit au fond de son cœur. Sa santé devint de plus en plus languissante; elle mourut, victime d'une douleur lente, après

